

**LÉO LARGUIER**  
de l'Académie Goncourt

# **THÉODORE AUBANEL**



**ÉDOUARD AUBANEL, ÉDITEUR**

**1946**

*A Laurent Aubanel qui joue au jardin des Doms  
Et ne sait pas encore lire...*

A l'aube des temps, si l'on en croit la légende, et il faut croire aux plus antiques songes, devant les bergers assemblés dans un vallon au pied du mont Olympe, le satyre Marsyas qui était un grand poète voulut se mesurer avec le Dieu des vers lui-même, n'ayant pour lutter contre la lyre d'Apollon que ses rustiques pipeaux.

Il fut vaincu et le Dieu irrité et jaloux, ce qui est indigne d'un Immortel, le tua et regagna le Parnasse couvert de lauriers, laissant contre un pin musicien le cadavre sanglant du chèvre-pieds.

Sans doute Apollon pensait-il qu'il devait égorger l'insolent, mais il, posa ce soir-là un problème éternel: le Dieu solaire ou l'Ægipan, la flûte du berger ou la Musique, et, depuis ce crime, les artistes sont divisés. Il y a la lignée d'Apollon et celle de Marsyas.

Tout ce qui est grand, noble, on pourrait peut-être dire décoratif, dans une œuvre et une vie humaine, est le lot de ceux qui appartiennent à la première, et des deux côtés les exemples abondent. On peut les choisir près ou loin de nous.

Dans sa jeunesse, Goethe est pareil à un éphèbe grec.

A vingt ans, il est invité au château grand-ducal. Il visite l'Italie poétique de son temps sans y contracter la malaria romantique qui frappait tous les voyageurs, et il garde toujours sa santé et son équilibre.

Il cherche avec avidité le bonheur et ne pense point, comme Musset, que l'homme vaut par les larmes qu'il verse. Il rencontre l'amour à chaque pas. Il ne s'y attarde jamais et ne laisse pas la clef sur son cœur.

Une cour d'amantes l'entoure. Voici l'adorable et pure Frédérique Brion, la fille du pasteur de Seesenheim, Emilie et Lucinde, Lilli, Charlotte, Bettina, Corona Schroöder, la belle tragédienne qui vient sécher, à minuit, devant son feu de bois, sa pourpre de théâtre. Puis, au déclin de sa vie, quand le monde entier l'admire, pareil au vieux roi biblique qui appelait la jeune Abisaïg, il épouse la petite Christiane Vulpius, et il appuie son splendide front dégarni sur sa blonde épaule de vingt ans, dans la chambre dont Mme de Stein avait brodé les rideaux.

Avare de lui-même, il ne permet ni à la douleur ni au désordre de l'atteindre et lorsque Christiane accouche, comme ce spectacle lui serait odieux, il prend la diligence et va tranquillement à Iéna!

Il se traite sans défaillance, avec cérémonie. Il s'entoure, d'un protocole que nul ne peut enfreindre. Le roi de Wurtemberg étant l'hôte du grand-duc de Weimar désire le connaître et on le lui fait savoir. Il répond qu'il est vieux, qu'il sera infiniment honoré de présenter ses hommages au souverain, dans sa propre maison, et c'est le roi qui se dérange!

Lamartine a l'air d'un archange. Le plus merveilleux spécimen d'humanité. Un prince!... Sans même y vouloir mettre son nom, il publie ses premières poésies et un orage sublime emporte tout, un vent souffle dont personne jusque-là n'avait entendu les plaintes ou la musique. Puis, il équipe des navires, fait de grands voyages, va prier à Nazareth, gravit les pentes sacrées du Thabor, longe le lac de Génésareth, et lorsqu'il passe on croit voir derrière lui d'immenses horizons. Il a dormi sous les lauriers-roses du vieux Sérail, galopé le long de la Mer Morte, tenu souverainement la tribune dans les assemblées et renouvelé, en février 1848, le mythe d'Orphée, domptant le lion populaire échappé des faubourgs secoués par la Révolution.

Plus beau peut-être encore que lui, M. de Chateaubriand est attendu par de grandes dames sous les jasmins de l'Alhambra, ou à Rome par Pauline de Beaumont.

Jeune, il a voyagé. Il a vu l'Amérique des savanes et des immenses fleuves; il a été présenté à la reine Marie-Antoinette et au général Bonaparte.

Il s'est assis, ministre et ambassadeur, bariolé d'insignes et de rubans aux tables des princes et, si son cœur est orageux, il bat sous les plaques et les croix de son frac de cérémonie.

Sa place est toujours au centre des galas. Représentant du roi de France à Londres, son carrosse fait scandale, plus riche et plus doré que celui qui mène Sa Majesté Britannique à l'Abbaye où on va la couronner.

Il a reçu des altesses et des diplomates illustrés dans le cabinet de M. de Talleyrand aux Affaires Étrangères, siégé au Congrès de Vérone et pleuré sur la poitrine de son vieux roi exilé. Il a tout connu.

— J'ai fait de l'Histoire et je la pouvais écrire, dit-il lui-même dans la préface testamentaire de ses Mémoires d'Outre Tombe. Ce sont là des existences royales, de rayonnantes destinées qu'on doit placer sous le signe souverain d'Apollon.

Il n'y a ni conseillers auliques, ni ministres, ni ambassadeurs dans la lignée de Marsyas, mais on y compte beaucoup de réfractaires et quelques grands poètes.

Écoutez: une chanson d'un accent encore inconnu monte au fond d'un soir du XVe siècle! La voix vient d'une taverne où ripaillent des clercs, des écorcheurs et des coquillards, peut-être rue Saint-Jacques, où sont cabarets rôtisseries, près de la Sorbonne, en tout cas, puisque dans un vers

...ce povre petit escolier  
Qui fust nommé François Villon

dit qu'il entend sonner sa cloche.

Le voilà le premier grand poète français de la lignée de Marsyas, parmi ces mauvais garçons qui sont ses amis.

Quand il est

Né de Paris, emprès Pontoise

en 1431, les traces noires du bûcher de Jeanne d'Arc sont encore visibles à Rouen, sur les pavés de la Place du Vieux-Marché.

Vers sa vingt-cinquième année, il a déjà été condamné à la potence par la Prévôté de Paris, et le voici qui écrit sur un coin de table poissée de vin:

En l'an de mon trentiesme age,  
Que toutes peines j'ay beües,  
Ny du tout encore fol ny sage,  
Nonobstant maintes peines eues...

Il sort de la prison de Meung-sur-Loire où l'évêque Thibaut d'Assigny l'a tenu tout un esté.

Dans cette compagnie de coupe-jarrets et de coupe-bourses, il porte un cœur plein d'amour, de pitié, de regrets et de fraîcheur.

Ce pauvre hère, qui vide un pot sans savoir comment il le payera au tavernier, est le lyrique le plus ému et le plus tendre; ce meurtrier est un artiste sensible à la beauté des mots auxquels il impose une harmonie qui n'est qu'à lui; cet homme perdu, condamné par le Châtelet et l'Official, a entendu le divin murmure et trouvé le pur balancement des ballades en huitains:

Dictes moy où, n'en quel pays,  
Est Flora, la belle Romaine?  
Archipiade, née Thaïs,  
Qui fut sa cousine germaine?  
Écho, parlant quand bruyt on maine  
Dessus rivière ou sus estan,  
Qui beaulté eut trop plus qu'humaine...  
Mais où sont les neiges d'antan!

jusque-là on a balbutié et minaudé, mais grâce à lui la langue a désormais sa musique.

Après François Villon, beaucoup d'autres pourraient se réclamer du pauvre et divin Ægipan. Voici Marot, Mathurin Régnier que, dans le fond de son cœur, le bon M. Nicolas Boileau, qui n'était pas si bête, préférait au sec Malherbe; Agrippa d'Aubigné, le plus puissant lyrique de son temps, et Scarron qui ne fut sans doute qu'un burlesque et Théophile, Tristan l'Ermite et Saint-Amant qui sont souvent de grands poètes.

Au XIXe siècle, où l'on fut plus individualiste, moins honnête homme, comme on disait à la Cour, et moins discipliné qu'aux autres époques, la lignée de Marsyas est glorieuse et nombreuse de Charles Baudelaire à Paul Verlaine qui écrivit les Poètes Maudits, d'Alfred de Musset à Arthur Rimbaud.

Les poètes provençaux, eux aussi, peuvent être classés de la sorte, mais ils ne sont que quelques-uns et Frédéric Mistral seul est sous le laurier d'Apollon.

Il n'est que de le voir. Le chantre de Mireille est un inspiré, sans rien de maladroit, ni de rugueux, et il a une aisance et une allure racée de chef.

C'est un artiste et un humaniste. Comme Dante, qui fit sortir l'italien classique du vieux toscan, il a su créer sa langue et la fixer.

Avant lui, il y avait des poètes populaires, des chansonniers, des fabulistes, des conteurs provençaux, qui rimaient et écrivaient comme ils l'entendaient et qui se roulaient dans la poésie, un peu à la façon des ânes dans l'herbe drue.

La galéjade était leur fort; ce qui est souvent triste. Ils étaient pareils à ces gros lurons qui agrémentent une veillée où l'on n'est pas difficile. Certains possédaient un talent véritable, tels ce Toussaint Gros qui rimait sous Louis XV, Germain, l'auteur de la Bourrido dei diéus; Pierre Bellot dont Lou Pouèto cassaire fit la joie de la Provence, Fortuné Chailan. Bénédict, de Marseille, avait chanté le vieux port et habitants, Victor Gélou avait écrit dans langue musclée, bourrue, pleine de d'iode et de sel marin, robuste et pétulante comme un aïoli, parfumée comme une bouillabaisse, Théodore Aubanel.

Mais Mistral est le Ronsard cherché de cette pléiade, s'il faut chercher quelque comparaison de l'autre côté de la Loire.

Il n'a pas voulu quitter Maillane et il a eu raison, le malin!... disent ceux qui ne l'admirent pas sans réserves, ceux qui le trouvent théâtral, mousquetaire aux champs, trop bel homme et un peu Buffalo Bill (1). Paris n'eût pas apporté ce qu'il fallait à son génie poétique. Le roi de Provence se fût laissé élire à l'Académie, on l'aurait vu à des dîners officiels, à des banquets et il doit y avoir autour des rois cet espace vide qu'exige le protocole.

(1) Dans la campagne, Mistral rencontra un chien, qui, entourant de ses aboiements les plus joyeux, lui fit mille démonstrations amicales, comme une bête revoyant son maître après une absence. Il l'adopta et l'appela Pan-Perdu. Ce n'était pas un chien du pays. Il appartenait à un cirque célèbre qui avait donné des représentations dans le Midi, celui du fameux Buffalo-Bill qui ressemblait au maître de Maillane comme un cow-boy peut ressembler à un poète, avec sa taille avantageuse, son air de colonel de la guerre de Sécession, sa barbe à la Royale, ses grands chapeaux, et le chien avait cru le retrouver en apercevant Mistral.

Mistral a bien ordonné ses jours et on l'appellera le Sage de Maillane, on en fera justement une sorte de Goethe méridional et rustique, fidèle à son endroit, comme le grand olympien de la poésie allemande le fut à Francfort et à Weimar.

Quoi qu'il dise, ce n'est pas un musicien ambulancier, une cigale que le soleil fait chanter, d'instinct et sans efforts. Son ambition est celle de tous les artistes disciplinés. Il atteint toujours, comme il le veut, la branche des oiseaux, les fruits qui échappent aux cueillettes faciles et qu'on abandonne,

quand on n'a pas assez de courage, aux chardonnerets, aux passereaux, aux moineaux et aux rouges-gorges, parce qu'ils sont, trop haut.

La Renaissance provençale existerait à peine sans lui.

Il a le port de tête et la carrure qui conviennent aux meneurs de jeu. Il a l'étoile au front et il est marqué du signe apollinien.

### **Et Théodore Aubanel?**

Il n'est pas né sous des astres si radieux, mais le voici dans la vieille et solide maison qui est à lui, place Saint-Pierre, au cœur d'Avignon.

Ceux qui se plaisent à imaginer les poètes tels qu'on se les représentait en 1830, ou même vers 1875, seraient déçus. Il n'a plus les cheveux rebroussés par un vent d'orage romantique, car il est chauve. Pas de maigreur fatale, pas d'air foudroyé; c'est un petit homme corpulent et barbu, vêtu simplement, confortablement et sans recherche, comme un bourgeois de province un notaire, un professeur, un avoué, un rentier cossu. Il est dans sa bibliothèque, devant une belle table ancienne chargée d'épreuves d'imprimerie, de registres commerciaux, et l'on pourrait ne pas songer qu'il y a dans les tiroirs des manuscrits, ceux de la Grenade entr'ouverte, des Filles d'Avignon, du Pâtre, du Pain du Péché. C'est M. Théodore Aubanel, Imprimeur du Saint-Siège, car depuis le XVIIIe siècle tous les Aubanel ont le droit de mettre ce titre au-dessous de leur nom, sur la couverture des ouvrages sortis de leurs presses et timbrés de la tiare pontificale et des clefs de Pierre.

Il est le troisième de cette dynastie.

Antoine, l'ancêtre, le fondateur de la maison avait été emprisonné sous la Terreur, parce qu'il continuait à imprimer le catéchisme du diocèse et sans doute l'eût-on guillotiné sans le Neuf Thermidor qui le sauva.

Son fils Laurent, le père de Théodore, était un curieux homme, intelligent et chimérique un inventeur, comme dit le peuple pour désigner ces personnages singuliers toujours tentés par mille choses, toujours épris de nouveautés, faisant des projets cocasses et les menant parfois à bien.

Il inventa la lettre à pont, mais il se passionna pour le percement du Mont Cenis et, afin d'avoir de l'argent, il vendit une admirable collection de tableaux qu'il possédait!

Laurent avait épousé une demoiselle Seyssau, de Montoux, et sa belle-famille tirait fierté de ses origines. On y descendait d'un capitaine grec du nom de Seyssalis qui s'était battu contre les Turcs, avait été pris en 1453, s'était échappé, et avait pu gagner les solitudes du Mont Ventoux.

C'est de lui que parle Théodore dans le sonnet fameux qu'il mit en préface à ses Filles d'Avignon:

Un capitàni grè que pourtavo curasso,  
Dóu tèms de Barbo-roussó, es esta moun aujòu!...

Le poète croit, malgré les siècles, à l'influence de ce vieux batailleur, grand massacreur de Turcs et voleur de belles Maugrabines qu'il emportait, jetées en travers de sa selle:

De là vient que parfois mon vers de sang est rouge,  
Je tire de lui mon amour des femmes et du soleil.

Voici donc Aubanel chez lui, et nous connaissons un peu son grand-père et son père. Ce n'est pas tout. A l'étage au-dessus, sa femme s'occupe de leur enfant, ce petit Jean que l'on appelle Jean-de-la-Croix.

On aura l'occasion de la voir plus d'une fois. C'est une femme de bien, effacée, sensible et douce; Joséphine Mazen, de son nom de famille. Un trait permet de la connaître mieux que le portrait le plus poussé.

Lorsque des musiciens ambulants viennent, en jouant de quelques instruments dans l'impasse, elle leur jette dix sous en les priant de continuer.

Sa sœur Laurencie, qui est une femme de tête, jette deux sous et dit à l'artiste d'aller chanter ailleurs. Laurencie a épousé Charles Aubanel, le frère de Théodore, et, depuis la mort de leur père, survenue en 1854, ils dirigent ensemble l'imprimerie et s'entendent parfaitement. Charles n'écrit pas de vers, mais il est poète à sa façon.

Adorant l'Orient, les longs départs et les grandes aventures, il ne quitte pas son fauteuil et ne fait que des voyages immobiles, avec ses livres et les récits des voyageurs!

Sans jamais quitter sa maison, et le coin de son feu, ce sédentaire lit pendant des heures et il aime et connaît les pays, qu'il ne peut qu'imaginer, mieux que ceux qui en reviennent.

Tous les orientalistes apprécient les rapports, les communications qu'il fait à la Société orientale de France qui finit par l'élire, ce dont il se montre excessivement fier et ce qui lui paraît tout de même assez singulier si l'on en croit une lettre (1) qu'il écrit à un ami.

Il y eut un autre membre de la famille dans la demeure du poète, son oncle, le chanoine Agricole Aubanel (2).

(1)... M. Garcin de Tassy avec lequel je suis, grâce à vous, en relations suivies, a publié, dans la Revue orientale de Paris, de précieux documents sur les Druzes, que je lui ai communiqués, et je dois lui en communiquer d'autres. Enfin, ces Messieurs me regardent comme si bien renseigné sur l'Orient, que, dans la liste des membres de la Société orientale qu'ils ont publiée récemment, ils me désignent ainsi:

Aubanel (Ch.), voyageur en Orient, à Avignon. C'est un peu fort, vous l'avouerez, mais comme c'est à vous que je dois cela, j'ai voulu directement vous en remercier, non point tout précisément pour l'agrément qui m'en revient; que parce que cela me permettra d'être plus utile à diverses Missions de Syrie...

(2). Le chanoine Aubanel mourut en février 1870.

— C'était, écrivait Alphonse Daudet, un vieux chanoine, si vieux, si vieux, qu'il semblait dater du temps des papes. Silencieux pendant des semaines entières, il ne parlait jamais qu'en provençal ou en latin, et il ne posait son bréviaire que pour relire, — dans deux volumes reliés de cuir, à tranches rouges, — son Virgile et son Catulle...

L'atmosphère de l'imprimerie chez les Aubanel a toujours été celle d'un atelier vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de bonhomie. Les ouvriers semblaient un peu de la famille. Le père Albin, par exemple, qui devait mourir à plus de nonante ans, n'en avait que douze quand Laurent l'embaucha. Ne sachant ni lire ni écrire, il faisait cependant son métier de pressier à la perfection.

Verger ne manquait pas de pittoresque. Il était l'ancien militaire de la petite troupe. Il avait vu du pays, s'était battu en Italie, et le chapeau de papier qu'il fabriquait lui-même et qu'il posait un peu de travers sur sa tête avait l'air de ce bonnet de police qu'il avait porté lorsque son régiment allait au repos après quelque bataille.

Il parlait volontiers de ses campagnes et gardait encore un éblouissement des aventures qu'il avait courues.

Il avait fait ans de service, et, peut-être, étant fort pauvre, eût-il remplacé pour sept autres années quelque jeune bourgeois atteint par la conscription.

Plusieurs de ses amis avaient été des remplaçants. On appelait ainsi les vieux, soldats qui, leur congé fini, revenaient au village, alignés en solde et en vivres comme l'avait inscrit sur leur livret, d'une belle écriture déliée, le sergent-major de la compagnie. Presque jamais ils ne retrouvaient tous ceux qu'ils y avaient laissés. Le père ou la mère était mort. Une jeune fille à laquelle ils pensaient souvent ne les avait pas attendus et s'était mariée. Elle allaitait un enfant sur le seuil de sa porte et ne reconnaissait pas cet étranger vêtu d'une capote fanée et d'un mauvais pantalon garance, avec un sac sur le dos comme un colporteur.

Ils demeuraient pendant quelque temps dépaysés dans cet endroit où ils étaient nés, et, un beau jour, pour quinze cents francs, ils signaient un papier et allaient remplacer un jeune richard qui ne voulait pas faire le soldat.

Verger en rencontrait quelques-uns, le dimanche, et ils parlaient du régiment en buvant un verre. Tous se souvenaient de l'Italie, des nobles villes traversées après une victoire, au milieu des acclamations, entre les maisons aux balcons pavoisés, où de belles femmes brunes leur jetaient des fleurs tandis qu'ils défilaient derrière le maréchal Canrobert soulevant galamment devant les dames le bicorne galonné d'or et frisé de plumes blanches qu'il portait un peu de travers sur ses longs cheveux d'artiste. Magenta, Buffalora, Solferino... les noms des pays ensoleillés dont ils se souvenaient comme d'un rêve étaient pareils à ceux des pays dorés où les jeunes époux fortunés vont en voyage de noces.

Verger avait trouvé l'amour dans cet eldorado. Bel homme et la parole facile, comme on dit, il avait enjôlé une Italienne qui ne demandait qu'à le croire lorsqu'il parlait d'Avignon. Le gaillard laissait entendre que sa famille avait du bien et que ne devait-il pas raconter à cette amoureuse éblouie? Il descendait d'un camérier du pape ou d'un grand moutardier. Le vin De ses vignes était célèbre dans la contrée... etc., etc.

En réalité, les parents de Verger étaient des va-nu-pieds, des pèd descaus, comme on appelle dans le Comtat les pauvres diables qui ne mettent des souliers que le dimanche. Du bon monde, assurément, mais pauvres, de père en fils, avec légèreté et insouciance. La jeune femme qui s'attendait à être reçue dans une belle maison bourgeoise ne lui tint pas rigueur de sa vantardise et de ses mensonges. Elle s'en accommoda mais se garda bien de l'écrire à sa famille à qui elle ne donna jamais plus de ses nouvelles. Elle en prit son parti. Pourtant, le dimanche, quand elle allait à l'église, elle mettait des gants!

Lorsque Théodore Aubanel était mal en point, c'est Roubert un typographe, qui le veillait.

Celui-là ressemblait à un santon de crèche provençale, à un petit artisan du moyen âge.

L'ouvrier imprimeur qui compose le Candide de Voltaire, le Neveu de Rameau de Diderot ou Le Peuple de Michelet, ne doit, pas sans doute penser comme celui qui assemble les caractères formant les pages d'un catéchisme ou d'une pieuse monographie. Roubert avait lu, lettre à lettre, le texte des petits ouvrages qui s'appelaient: Le Mois du Sacré-Cœur, Les Petites Vertus et les petits Défauts de la jeune Fille, Prière des Relevailles ou de la Bénédiction d'une mère, Le Rosier céleste, dédié à N.-D. de Lumière.

Toutes ces brochures étaient timbrées de la tiare pontificale et des deux-clefs de saint Pierre, au-dessus de ces trois lignes:

AVIGNON  
AUBANEL FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES  
DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

et toutes portaient au dos de la page du faux-titre le Nihil Obstat et l'Imprimatur du vicaire général de l'archevêché.

Le bonhomme savait les litanies de chaque jour de la semaine, à force de les avoir composées et il eût sans doute récité sans broncher la Prière pour offrir les actions de la journée au divin cœur de Jésus:

Tous les instants, toutes les actions de ma vie sont à vous, Seigneur, je vous les offre toutes sans réserve. Ne permettez pas qu'il s'y glisse rien qui puisse les rendre indignes de votre cœur. Je renonce à tout ce qui pourrait altérer le mérite. Faites, ô mon Dieu, que je les commence, que je les continue, que je les finisse dans votre grâce. Ainsi soit-il!

Roubert avait de l'infirmier et du sacristain. Il pouvait s'occuper d'un malade ou d'un enfant et Mme Aubanel lui confiait le petit Jean-de-la-Croix qu'il menait à la promenade au Rocher des Doms.

Il y avait encore un homme de peine qui faisait le ménage des ateliers, rangeait et nettoyait. On l'appelait Baltze et il descendait des Porcellets, les Seigneurs des Baux!...

Tous les religieux de passage, les missionnaires qui débarquaient à Marseille et se rendaient à Lyon ou à Paris faisaient une visite à la librairie Aubanel.

Venus Pour acheter quelques ouvrages de prière, ils demeuraient les hôtes et souvent les amis de la maison.

A la veillée, après un bon dîner arrosé de Châteauneuf, la famille et les invités écoutaient le récit de leurs aventures dans les étranges pays, d'où ils arrivaient.

A celui-ci on avait servi chez un grand chef océanien un plat de viande humaine entourée d'une garniture de légumes, et il avait dû avaler les légumes pour ne point désobliger le cannibale. Lorsqu'il disait la messe, ses paroissiens venaient tâter ses mollets afin de savoir s'il serait bientôt bon à manger!

Un soir, au temps de la Commune, Jeanneton introduisit un toucheur de bœufs, au moment où l'on allait se mettre à table.

C'était le père Pernot qui venait remercier le chanoine, l'oncle Agricole, d'une somme que celui-ci avait léguée aux Missions Étrangères. Il s'était déguisé de la sorte pour voyager plus commodément et il arrivait de la Chine avec une provision d'images et d'histoires étonnantes.

A cause de son renom d'hospitalité et des saints personnages qu'on y recevait, la maison du poète était vraiment la maison du Bon Dieu.

Un jour, au temps des premiers chemins de fer, tout un couvent de carmélites du Liban débarqua en gare d'Avignon. L'employé qui prenait les billets, les porteurs de bagages, les conducteurs des voitures qui menaient les voyageurs aux hôtels de la ville, personne ne comprenait la langue que parlaient ces bonnes sœurs, mais un cocher dit à un collègue: — Je devine... C'est chez les Aubanel qu'elles veulent aller... et on conduisit les trente religieuses à la librairie qu'elles ignoraient.

Les missionnaires faisaient parfois des cadeaux. C'est ainsi que tous les Aubanel pouvaient être baptisés avec de l'eau du Jourdain dont ils avaient, grâce à leurs amis, quelques bouteilles!...

### **Regardons vivre le poète.**

Un journal lui apprend ce jour-là qu'Alfred de Musset est mort (1857) et il ne touche pas aux épreuves d'imprimerie qu'il doit revoir et qu'un ouvrier lui apporte.

On le comparera plus d'une fois à ce grand poète, à cet homme d'amour dont on a voulu faire un homme de joie. Il ne peut songer qu'à lui, ce matin.

Tragique destin! Il s'en va encore jeune, dans sa quarante-septième année, s'étant consumé lui-même comme une torche, illustre et décrié, vieux avant l'âge, ivre de vin, de femmes, d'alcool et de génie. On le voyait rêvant dans un café près du Théâtre Français, devant un verre d'absinthe; sa barbe et ses longs cheveux encore d'un blond cendré, élégant et abandonné, la cravate mal nouée, ayant perdu un gant, il fumait de gros cigares, les garçons le montraient de loin à des provinciaux de passage, à des jeunes femmes qui savaient sans doute par cœur quelques-uns de ses beaux poèmes douloureux et qui étaient déçues de voir ainsi leur poète préféré. Il vidait son verre, en commandait un autre, et le breuvage vénéneux, bleu et vert comme une opale liquide, lui versait un sombre enchantement, suscitait des images: Venise... George Sand passant au bras d'un autre... ivre de douleur, il s'en allait le long de l'affreux Lido, jetant le cigare qu'il mâchonnait au flot adriatique, et déjà les vers immortels du Souvenir chantaient en lui, car les grands poètes doivent toujours payer une effroyable rançon:

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses  
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,  
Bien d'autres s'en aller que les parfums des roses  
Et le chant des oiseaux.



Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres  
Que Juliette morte au fond de son tombeau,  
Plus affreux que le toast à l'Ange des Ténèbres  
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,  
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,  
Une tombe vivante où flottait la poussière  
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour que, dans la nuit profonde,  
Nous avons sur nos cœurs si longuement bercé,  
Ce n'est pas une vie, hélas! C'était un monde  
Qui s'était effacé.

La voix douloureuse et pathétique s'est tue. Aubanel éprouve la tristesse des grands deuils, et, sans toucher aux placards d'imprimerie qui attendent sur son bureau, tous frais d'encre, il se laisse aller à songer aux poètes qui vivent encore en France. Depuis six ans, Victor Hugo est à Guernesey, au milieu de l'océan, banni par l'empire.

C'est un homme perdu sur la plage, au bord de la mer démontée, mais on le voit de partout et tout le monde lit les terribles vers des Châtiments.

Qu'est-ce donc que cette ombre au loin sur cette grève?  
Regardez donc là-bas, cela reste debout...  
Est-ce un homme qui marche? Est-ce un spectre qui rêve?

Il porte une vieille pèlerine de douanier, un chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, et le vent qui a l'odeur de la marée et des algues laque contre sa forte joue glabre une mèche de ses longs cheveux grisonnants.

Il crie sur son rocher marin comme un prophète irrité. Les vagues se brisent à ses pieds avec un bruit sinistre, la plage sonne sous leurs battements et l'immense colère de l'eau semble répondre à la colère intérieure du poète.

Aubanel qui sait beaucoup de ses vers par cœur murmure ces strophes:

Toi qui bats de ton flux fidèle  
La roche où j'ai ployé mon aile,  
Vaincu, mais non pas abattu,  
Gouffre où l'air joue, où l'esquif sombre,  
Pourquoi me parles-tu dans l'ombre?  
O sombre mer que me veux-tu?

Tu n'y peux rien! Ronge tes digues,  
Épands l'onde que tu prodigues,  
Laisse-moi souffrir et rêver:  
Toutes les eaux de ton abîme,  
Hélas! passeraient sur ce crime,  
O vaste mer, sans le laver.

Je comprends, tu veux m'en distraire;  
Tu me dis: Calme-toi, mon frère,

Calme-toi, penseur orageux!  
Mais toi-même alors, mer profonde,  
Calme ton flot puissant qui gronde  
Toujours amer, jamais fangeux!

Lamartine est en Bourgogne, dans une de ses propriétés hypothéquées, au château de Saint-Point ou de Montceau, et après les triomphes du pouvoir, les révolutions déchaînées et domptées, les voyages en Orient, la fortune jetée aux quatre vents, l'ingratitude de la foule qui ne lui a pas donné vingt mille suffrages quand le prince Louis-Napoléon en a obtenu plus de cinq millions, il devient un vieux monsieur qui souffre de rhumatismes à la campagne, se plaint de ses vignes qui ont la maladie et doit écrire un volume de cinq cents pages en quatre semaines pour apaiser un peu les créanciers qui le harcèlent, travaillant à l'âge où il devrait se reposer.

Mme de Lamartine écrit à quelqu'un: — On en est aux privations d'intérieur, d'hospitalité, des dîners d'amis. L'absence de ses dîners est fâcheuse pour Lamartine; c'est sa seule récréation, mais il est trop triste, il n'en veut pas...

Il rédige seul un journal *Le Civilisateur*, il écrit des *Vies de Cicéron*, de *César*, d'*Alexandre*, une *Histoire de la Restauration*, une *Histoire de Russie* et ce *Cours familial de Littérature* où il consacre un grand article à la *Mireille de Mistral*.

L'immense inspiré qu'il fut survit cependant, encore. Il vient d'écrire *La Vigne et la Maison* où sont peut-être ses plus beaux vers:

Pourtant, le soir qui tombe a des langueurs sereines  
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines:  
Le linceul même est tiède au cœur enseveli.  
On a vidé ses yeux de ses dernières larmes,  
L'âme à son désespoir trouve de tristes charmes,  
Et des bonheurs perdus se sauve dans l'oubli.

Cette heure a pour nos sens des impressions douces  
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses:  
C'est l'amère douceur du baiser des adieux,  
De l'air plus transparent le cristal est limpide,  
Des monts vaporisés l'azur vague et liquide  
S'y fond avec l'azur des cieux...

Alfred de Vigny s'enfonce de plus en plus dans une solitude hautaine et désespérée. Baudelaire est toujours là, mais où le trouver? Aubanel le voit seul, prostré à côté de l'unique, de l'admirable et noir monument qu'il a édifié. Théophile Gautier, interroge toujours le sphinx de l'énigme plastique auquel il a arraché ses plus beaux secrets...

Il ne songe d'abord qu'aux vivants, mais sa rêverie l'emporte à travers l'immense domaine spirituel de la France, et il voit passer de grandes ombres. Depuis bientôt dix ans, Chateaubriand repose dans sa tombe de granit sur le rocher malouin qu'il a choisi.

Voici André Chénier, J.-J. Rousseau en bonnet d'Arménien. Diderot généreux et débraillé; M. de Voltaire avec son sourire qui n'était peut-être pas hideux ainsi que le prétendait Musset. Dans un parc mélancolique, semblable à celui de Versailles à l'automne, Molière écoute respectueusement le vieux, Corneille, et Nicolas Boileau s'avance au bras de Jean Racine. Devant un château comme on en voit au pays de Loire, Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay sont pareils à des seigneurs valois. Voici Agrippa d'Aubigné et Malherbe, Mathurin Régnier, Montaigne, et, fait comme un mauvais garçon, le cher et pauvre François Villon qui vient d'achever une de ses divines ballades.

A côté des poètes, il y a toute une foule romanciers, dramaturges, historiens, philosophes, critiques et, dans un domaine voisin vivent les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les architectes français:

les primitifs, les artistes de l'École de Fontainebleau, Clouet et Jean Goujon, les frères Le Nain, Philippe de Champaigne, Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Mansart, Largillière, Watteau, Fragonard, Chardin, David, M. Ingres, Delacroix, Corot, Daumier, Courbet... des centaines et des centaines d'autres, car Aubanel évoque seulement les princes de ce royaume idéal. Il sourit. A quelle pensée? Peut-être songe-t-il que les sept félibres de Font-Ségugne forment une bien petite troupe à côté de cette armée victorieuse? Qu'importe! Tous les rêves sont beaux. Il faut avoir la foi et marcher sur la route choisie. Parce que la Provence est une province de la vieille France, sa littérature sera une province de la littérature française.

### **Les sept félibres de Font-Ségugne...**

Aubanel reçoit les poètes qui assistaient, ce dimanche du mois de mai 1854, au déjeuner que leur offrait Paul Giéra, un notaire d'Avignon, dans la vieille et belle maison où il avait coutume de passer le dimanche avec les siens.

Frédéric Mistral était là, et Roumanille et Alphonse Tavan.

Aubanel a beaucoup d'amitié pour Anselme Mathieu et pour Jean Brunet.

Ce dernier qui vient le voir de loin en loin est une sorte d'irrégulier, de doux réfractaire qui finira sans doute à l'hôpital après avoir vitrier, peintre-décorateur, brocanteur, capitaine des pompiers, antiquaire, mille métiers, mille misères, et républicain avec cela, donnant dans une sociologie mystique, croyant à un paradis où, sous les lauriers et les chênes civiques, trônerait la République de 48, telle que M. de Lamartine la salua, belle comme une druidesse, radieuse comme une Muse. Il est phalanstérien, libertaire, charitable, bon comme le pain et ravi par les plus généreuses utopies.

Paul Giéra, le notaire-poète, n'a pas grand talent, mais l'aimable silhouette peu accusée et la belle maison de campagne toujours pleine d'amis Jules Giéra, le frère de Paul, était un doux philosophe spiritualiste qui rêvait, selon Mistral, la rénovation du monde par l'Œuvre des Pénitents Blancs, et il y avait encore leurs deux sœurs, Clarisse et Joséphine, qui conviaient souvent quelques jeunes filles d'Avignon à venir passer la journée à Font-Ségugne.

Un dimanche, on présenta le poète à une brune Comtadine qui portait une robe de couleur grenat. Ce fut un éblouissement:

Emé soun jougne, prira e sa raubo de lano  
Coulour de la mióugrano,  
Emé soun front tant lisc e si grands iue tant bèu,  
Emé si long péu negre e sa caro brunello (1).

(1). *Avec son corsage léger et sa robe de laine*

*Couleur de la grenade,*

*Avec son front si lisse et ses grands yeux si beaux,*

*Avec ses longs cheveux noirs et son visage brun...*

Elle s'appelait Jenny Manivet. Elle s'appelle depuis Zani, et elle vit pour l'éternité humaine dans la Grenade entr'ouverte du poète, comme vivent l'inaccessible Laure de François Pétrarque, la pure Béatrice de Dante, puisqu'on a coutume d'évoquer ces chastes et poétiques figures à propos de la petite Comtadine dont la robe avait l'éclat des grains de rubis que l'on voit lorsque s'entr'ouvre la mióugrano....

Même ceux qui n'ont pas lu le livre connaissent l'histoire. Théodore Aubanel aima, Jenny Manivet dès qu'il la vit à Font-Ségugne. Il aimait pour la première fois de sa vie et il était timide. La jeune fille avait quatre ans de plus que lui et il est probable qu'elle ne partagea point la passion du jeune

homme. On peut même se demander si elle l'aima vraiment, si elle comprit la violence de cet amour qu'il n'osa pas avouer.

— Je t'aime, dit-il dans la Grenade, et tu ne le sauras jamais.

On trouve ailleurs: — O jenny, douce et bonne jenny, je ne vous ai jamais dit: je vous aime.

Pieuse, elle se donna à Dieu. On peut à peine dire qu'elle prit le voile, n'ayant pas choisi un de ces grands ordres spéculatifs et cloîtrés, n'étant ni carmélite ni bénédictine. Elle devint tout simplement la sœur Julie parmi les autres religieuses de Saint-Vincent-de-Paul et, d'abord envoyée à Bourg-Argental dans une école de petites filles, elle fut une humble sœur de charité, avec sa grosse jupe bleue, son corsage bleu aux larges manches, son tablier de ménagère, sa guimpe empesée et sa cornette qui mettait l'ombre adoucie de ses ailes blanches autour de son visage brun; une de ces saintes filles qui ne se lèvent pas, comme dans les trappes, avant l'aube, pour chanter matines à voix d'anges grégoriens, mais veillent les malades, font la classe aux enfants, soignent les vieux des hospices et les orphelines, visitent les pauvres avec un panier plein de provisions; quelque chose comme les femmes de ménage de Dieu, mi-religieuses, mi-servantes, mêlées à la vie, loin des grands ordres monastiques exigeant de celles qui les choisissent la clôture et le silence (1).

(1). On dit que le poète la revit à Paris, dans le jardin de l'hôpital Necker où on l'avait affectée. On dit aussi qu'elle cueillit au bord de la pelouse une fleur qu'elle lui offrit et que la supérieure la surprit et qu'elle fut envoyée à Constantinople d'où elle ne revint jamais.

On conte beaucoup de choses.

Dans le jardin, sœur Julie donna un bouquet à une Avignonnaise qui en détacha une fleur pour Aubanel, et c'est sans doute ainsi que cela se passa puisqu'on possède une lettre du poète à un ami: — J'ai mis cette petite fleur dans mon tiroir le plus secret, avec quelques autres reliques de ce genre. Ma vie est toute dans souvenir le passé; aussi je mets un plaisir infini à attacher un souvenir à tout, à une fleur, à une feuille. De la sorte, une foule d'objets insignifiants et muets pour beaucoup me touchent et me remuent profondément, me parlent à moi.

A chaque pas, ce sont de gracieuses rencontres, de douces émotions; tout ce qui m'ertoure a un langage à part et que je comprends. Je ne suis jamais isolée; quand je suis seul, c'est alors peut-être que je me trouve le plus en compagnie, car mes souvenirs ne me quittent pas et, comme des oiseaux que le bruit effraye, ils volent à moi, bien plus nombreux, avec le calme, le silence et la solitude. Heureux ceux qui n'ont jamais aimé...

Regrets, souvenirs, douleur, pour nous enchanter il chanta son mal, cette grande peine dont les poètes, comme dit Henri Heine, font de petites chansons, cette pauvre petite peine vieille comme le monde dont les poètes, pourrait-on dire aussi, font parfois des cantiques immortels...

Les jeunes gens n'ont pas coutume de mener tant de bruit autour d'un premier amour malheureux.

Un garçon de la bonne bourgeoisie à laquelle appartient Aubanel a ses aventures sentimentales.

Rue de la Calade ou, rue Joseph-Vernet, on le voit passer plusieurs fois par jour. Il pâlit où rougit devant telle maison parce qu'un rideau s'écarte à une fenêtre. Il l'a vue! Elle a souri! Mille cœurs semblent battre dans sa poitrine! Puis, il en épouse une autre; et, le bras de satin blanc sur la manche de l'habit noir, ils descendent l'escalier de Saint-Agricol qui a l'air d'un monumental escalier d'Hubert Robert balayé par la robe nuptiale faisant de la jeune épousée une princesse de légende, voilée de mousselines neigeuses et couronnée d'un rameau d'oranger en fleurs.

Ensuite? Dame, cela dépend de chacun et de la vie. Si le ménage a quelques difficultés, les voisins eux-mêmes peuvent l'ignorer, et, en tout cas, les journaux, les critiques littéraires n'en parlent jamais.

Ceux qui ont le don de chanter harmonieusement leurs amours ou de lamenter leurs malheurs pensent pour les millions d'êtres qui ont éprouvé les mêmes joies, les mêmes peines et qui n'ont pas su le dire au monde.

On ne leur fait grâce de rien, mais ne l'ont-ils pas voulu et n'ont-ils pas montré quelque naïveté et beaucoup d'impudeur?

De tous les endroits de la Provence, on devait entendre la plainte aubanélienne.

— Je suis monté sur la cime des mornes, — Sur le sommet où est le castel, — Je suis monté sur la cime des tours... — Lors, de là-haut, lors je suis descendu, — Le long de la mer et des grandes vagues, — J'ai couru comme un inconsolé, — Et par son nom, tout un jour, je l'ai criée!...

Sans doute, le hobereau comtadin qui porte aux processions, en froc de pénitent gris ou blanc, la bannière de sa confrérie et qui fut, chez les Pères où il étudia, bon Grec et bon Latin, admirerait-il ces accents chez un poète de l'Antiquité, mais cet Avignonnais que l'on rencontre dans la rue en chapeau rond, ce petit Aubanel dont il a connu le père et qui est imprimeur du pape, pousser de pareils cris pour une jeune fille qui lui a préféré Dieu, la religion et le salut de son âme?... Un païen!... Il n'y a pas d'autre mot; et c'est aussi l'avis des dévotes, des bigotes, des bonnes dames cancanières qui sont, dès le matin, dès l'heure de la première messe qu'elles ne manquent jamais, en tenue, si l'on peut dire, en uniforme gris ou noir de mites ou de babarottes (Les cafards, dans le Midi.), sachant tout, inventant ce qu'elles ne savent pas et colportant benoîtement tous les ragots! Quelle pitié! Son livre, dont le manuscrit est encore là, dans un tiroir, de sa table, est aussi chaste que les Sonnets de Pétrarque.

De ce grand amour sans espoir, il n'a retenu que le souvenir d'un visage et d'un pur sourire.

Allons!... Et le poète recopie le poème qu'il vient d'achever:

Ah! vaqui pamens la chambreto  
Mounte vivié la chatouneto!  
Mai, aro, coume l'atrouva,  
Dins lis endré qu'a tant treva?  
O mis iue, mi grands iue bevèire,  
Dins soun mirau regardas bèn:  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou matin, dins l'eigueto claro,  
Quand trempavo sa bello caro,  
Quand trempavo si bèlli man;  
Que fasié telete, en cantant,  
E qu'à travès soun èr risèire  
Perlejavon si blànqui dènt;  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt

Qu'èro innocènto e qu'èro urouso!  
Leissant toumba, touto crentouso,  
Sus soun espalo, au mendre brut,  
Si long péu coume un long fichu.  
Pièi, dins lis Ouro de soun rèire,  
Au bon Diéu parlavo longtèm.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Contro un brout de Santo liéurèio,  
Lou libre èi sus la chaminèio;

Vai veni, vè! car l'a leissa  
Dubert mounte avié coumença  
Soun pichot pas lougié, courrèire,  
L'ause dins lou boufa d'òu vènt.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Li jour de fèsto e de grand messo,  
Qu'èro gènto e qu'èro bèn messo,  
La pauro enfant! De moun cantoun,  
L'amirave, — Segnour, perdoun! —  
Iéu l'amirave, en plen Sant-Pèire,  
Dins lou soulèu e dins l'encèn.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt,

Assetado eici, travaiaivo;  
De la fenèstro babihavo.  
Pèr li paure, pèr lou bon Diéu,  
N'abenè de lano e de fièu!  
E dins la chambro e dins lou vèire,  
Si det fasien lou vai-e-vèn.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Ah! lou tèms di dóuci babiho,  
Tèms de joio e de pouesio,  
E de l'amour e dóu dansa,  
Aquéu bèu tèms èi bèn passa!  
Ti long péu qu'a coupa lou prèire,  
Pecaire! avèn tant jouga'nsèn!...  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Es ansin, moun Diéu! sias lou mètstre!  
Dins li malur, lis escaufèstre,  
Amaduras vosto meissoun;  
Sus lis espino di bouissoun,  
Chausissès, o divin cuièire,  
Li plus bèlli flour dóu printèm.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou dilun que s'es enanado,  
De plour si gauto èron negado.  
Ah! qu'avien ploura, si bèus iue:  
Avien ploura touto la niue!  
Pamens n'a pas regarda' rèire,  
Quand s'es embarrado au couvènt.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Souto la triho à mita morto,  
En intrant, eilà vers sa porto,  
Ai legi: Oustau à louga.  
Escritèu, m'as estoumaga!  
Res! plus res!... Vole pas ié crèire:  
Sèmpre au lindau moun cor revèn,  
Mirau! e me la fas pas vèire  
Tu que l'as visto tant souvènt (1)!

(1). *Ah! voilà pourtant la chambrette où vivait la jeune fille! Mais, maintenant, comment la retrouver, dans les lieux qu'elle a tant hantés? O mes yeux, mes grands yeux buveurs, dans son miroir regardez bien. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Le matin, dans l'eau claire, quand elle trempait son beau visage, quand elle trempait ses belles mains, qu'elle faisait toilette en chantant, et qu'à travers son air rieur ses blanches dents brillaient en perles; miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Qu'elle était innocente et qu'elle était heureuse! laissant tomber, toute craintive, sur ses épaules, au moindre bruit; ses longs cheveux comme un long fichu. Puis, dans le (livre) d'heures de son aïeul, longtemps elle parlait à Dieu. Miroir, miroir montre-la-moi toi qui l'as vue si souvent.*

*Contre un brin de rameau béni, le livre est sur la cheminée; elle va venir, voyez! car elle l'a laissé ouvert à l'endroit où elle avait commencé. Son petit pas léger, rapide, je l'entends dans le vent, qui souffle. Miroir, miroir, montre la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Les jours de fête et de grand'messe, qu'elle était gentille, et bien parée, la pauvre enfant! De mon coin, je l'admirais, — Seigneur, pardon! — je l'admirais en pleine (église de) Saint-Pierre, dans le soleil et dans l'encens. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Assise ici, elle travaillait; elle babillait de la fenêtre. Pour les pauvres, pour le bon Dieu, elle en consumma de la laine et du fil! Et dans la chambre et dans la glace, ses doigts faisaient la va-et-vient. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Ah! le temps des doux babils, temps de joie et de poésie, et du danser et de l'amour, ce beau temps est bien passé! Tes longs cheveux qu'a coupés le prêtre, hélas! nous avons tant joué avec!... Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*C'est ainsi, mon Dieu! vous êtes le maître! Dans les malheurs, dans les émois, vous mûrissez votre moisson; sur les épines des halliers, vous choisissez, ô:divin cueilleur, les plus belles fleurs du printemps. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Le lundi qu'elle s'en est allée, ses joues étaient noyées de larmes. Ah! qu'ils avaient pleuré, ses beaux yeux; ils avaient pleuré toute la nuit! Pourtant, elle n'a pas regardé en arrière, quand au couvent elle s'est enfermée. Miroir, miroir, montre-la-moi, toi qui l'as vue si souvent.*

*Sous la treille morte à demi, en entrant, là-bas, près de sa porte, j'ai lu: Maison à louer. Écriteau, tu m'as serré le cœur! Personne! plus personne!... Je ne veux pas y croire; toujours au seuil mon cœur revient. Miroir! et tu ne me la montres pas, toi qui l'as vue si souvent!*

Il est des jours où ceux qui vivent seuls, avec un cœur blessé, ne peuvent imaginer comment ils feront pour arriver au soir, et, le soir venu, ils se demandent qui les aidera à passer une nuit que doit fuir le sommeil.

Le poète s'en va alors chez son frère aîné à Pierrerue, un petit village des Basses-Alpes.

Ayant épousé très tôt une jeune Marseillaise qu'il aimait, Joseph Aubanel alla d'abord vivre à Paris avec sa femme, et, voulant être peintre, il fréquenta les ateliers de Glaize et de Léon Cogniet.

Ces deux artistes n'avaient ni hardiesse ni génie. Lorsqu'ils étudiaient eux-mêmes, leurs maîtres corrigeaient leurs froides compositions. Les grands peintres du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient aimé les bergeries et les scènes galantes, eux s'en tenaient à ces bons devoirs glacés qui faisaient fureur: on enlevait les Sabines, Marius rêvait sur les ruines de Carthage, Socrate buvait la ciguë, le coureur de Marathon succombait, rendu, Judith élevait d'un bras robuste la tête d'un Holopherne à la barbe bien peignée. Tout était à l'antiquité, à Rome et surtout à Sparte.

David triomphait. Ce peintre qui a peint les plus beaux portraits était responsable des plus académiques poncifs, et l'on eût fait une armée de pompiers casqués avec tous les guerriers sortis de son atelier et nés sous son influence.

Les maîtres de Joseph Aubanel appréciaient peu le paysage qui n'était pas de leur temps en très grand honneur. Un horizon de coteaux ou de frondaisons ne pouvait servir que de fond à un tableau. Il n'existait guère plus que le décor dans lequel on jouait Britannicus ou Bérénice, et le citoyen critique chargé de rendre compte du salon de peinture, l'année où naissait Léon Cogniet, faisait des remarques de ce goût: — je ne vous dis rien du paysage, c'est un genre qu'on ne devrait pas traiter, où il faudrait des tables grandes comme l'espace pour en exprimer les vérités, je m'en rapporte pour cela à l'homme de la nature; quand on lui dirait que les quinze lieues d'horizon qu'il voit de sa chambre, le ciel, les montagnes, les fleurs, les mers, les chênes qui l'entourent sont renfermés dans six pouces carrés, je crois que la réponse serait un gros éclat de rire, s'il ne prenait le bâton...

La matière noble, ce qui comptait, les figures, le nu surtout, étaient aux premiers plans, et la nature interprétée selon les conventions, sacrées et des canons traditionnels ne devait exister qu'à la façon dont on l'entrevoit sur une scène de théâtre derrière les acteurs. C'est un peu ce qu'on enseigna à Joseph Aubanel qui était un artiste des mieux doués.

Il écouta sagement les mornes leçons de ces hommes que le démon de la peinture ne tourmentait pas, sûrs qu'ils étaient de continuer la sainte tradition, revenant de Rome comme d'une Mecque de l'Art et pensant que hors de l'Institut il ne pouvait y avoir que le mal et le schisme. Ils n'étaient pas fous de couleurs, ne connaissaient que M. Ingres et ne prononçaient jamais le nom d'Eugène Delacroix. Ces pauvres admiraient Raphaël et Titien, Vélasquez et Véronèse, les grands Vénitiens, les grands Espagnols dont ils croyaient avoir hérité, et Léon Cogniet peignait le Tintoret pleurant sa fille morte avec la palette de Paul Delaroche!

Venu à Paris, quinze ou vingt ans plus tôt, Joseph Aubanel eût sans doute été un peintre romantique. L'orage, s'éloignait, et il s'en était tenu au probe enseignement des plus sages maîtres.

Quoi qu'en disent ses biographes, qui parlent des succès qu'il remporta, il ne fut qu'un honnête artiste sans gloire (1).

(1). — Il débuta, dit Ludovic Legré, par d'heureux succès. Mais, au bout de quelques années, le jeune ménage eut la nostalgie de la Provence. Comme il n'était point survenu d'enfants, et que rien ne les obligeait à s'enfermer dans une ville, les deux époux résolurent de s'établir à la campagne, et ils s'accordèrent pour choisir comme siège de leur installation définitive le village de Pierrerue. Ils y firent construire, au milieu d'un riant jardin, une petite maison dont ils avaient dessiné le plan; et c'est là que Joseph Aubanel, vivant en artiste, en philosophe, en érudit, en chrétien, a paisiblement achevé sa carrière. Il n'abandonna jamais ses pinceaux mais, obéissant aux sentiments d'une foi active, il ne les employa plus qu'à orner la modeste église de son village et celles de quelques autres villages pauvres du même département.

La maison de Pierrerue est toujours, un refuge pour le poète. Il y retrouve l'ordre, la sagesse, l'harmonie d'un couple qui n'a jamais regardé au delà de ses horizons familiers, et cela lui fait du bien.

Ce beau jour d'été, dans le train qui le mène, en compagnie de Mistral et de Roumanille, à Nîmes où ils sont invités à une félibréjado, une fête en l'honneur de la poésie méridionale, Aubanel songe à Jean Reboul, le poète-boulangier qu'il va voir à l'Hôtel de Ville où doit avoir lieu la séance littéraire. Un matin pareil à celui-ci, il y avait dix-neuf ans, en 1840, les hirondelles volaient en rond sans s'écarter beaucoup des nids qu'elles avaient dans les antiques pierres romaines, et, au-dessus des arènes, elles semblaient mettre une couronne d'ailes rapides. A deux pas du monument ruiné et splendide, rue de la Carreterie, Jean Reboul lisait dans sa boutique pleine de l'odeur du pain sortant du four.



Sa veste de toile pendue à un clou, il demeurait en bras de chemise et il y avait un peu de farine dans ses noirs cheveux embroussaillés. De temps en temps, il se levait pour servir la pratique. Une ménagère entrait: — Bonjour, monsieur Reboul, je viens chercher ma couronne et vous m'en donnerez une autre pour ma sœur qui n'est pas contente du pain de la Crucimêle et qui trouve le vôtre si bon... Qu'est-ce que vous dites de ce temps, hé?.. Il ne fera pas froid au milieu de l'Esplanade sur le coup de midi...

Le boulanger lui tendait deux pains.

— Tiens, disait-elle à un enfant accroché à sa jupe, porte celui-là, tu seras assez fier...

— Votre sœur Clarisse habite à présent la rue de la Crucimêle? demandait M. Reboul qui connaissait tout le monde.

— Oui, faisait la bonne femme. C'est un drôle de nom. Où a-t-on été le chercher? Ma sœur déménage souvent, vous savez...

Elle a fait toutes les rues de Nîmes, celles de l'Aspic, du Chapitre, de la Calade, de la Vierge, du Château-Fadaise, de la Faïence et avant de venir à cette Crucimêle qui fait rire, elle était rue du Mûrier d'Espagne... Nulle part elle est bien... Voilà douze sous... Comptez... A demain...

Elle s'en allait avec l'enfant qui avait mis le pain autour de sa tête brune et qui semblait porter un nimbe épais et doré comme une brioche.

Demeuré seul, le boulanger reprenait son livre et lisait

### LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ.

A M. Reboul, à Nîmes.

Le souffle inspirateur, qui fait de l'âme humaine  
Un instrument mélodieux,  
Dédaigne des palais la pompe souveraine.  
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine  
Des palais rayonnants des cieux?  
Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,  
Sur la cabane des pasteurs,  
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,  
Et couve en souriant un glorieux mystère  
Dans un berceau mouillé de pleurs...

On le dérangeait encore et il n'achevait pas ce poème de M. de Lamartine que le grand poète lui avait dédié dans un numéro de la Quotidienne, en juin 1830, il y avait juste dix ans.

Tout en servant une cliente, le boulanger Reboul se murmurait à lui-même la pièce qu'il avait adressée en remerciement à l'illustre auteur des Harmonies poétiques. Elle lui plaisait toujours:

Mon nom qu'a prononcé ton généreux délire,  
Dans la tombe avec moi ne peut être emporté,  
Car toute chose obscure en passant par ta lyre  
Se revêt d'immortalité.

Comme il était déjà à son fournil quand l'aube blanchissait le sommet de la Tour Magne, il fermait les yeux et songeait.

Il n'avait pas à se plaindre. Sa vie avait laborieuse et droite. Sans doute, sa Marie-Madeleine était morte, mais Dieu n'afflige-t-il point ceux qui l'aiment le plus?

En 1819, il avait épousé une jeune fille qu'il adorait et il était devenu veuf au bout de quelques mois.

Le souvenir de sa morte passait...

Sa tête languissante était celle d'une Vierge, et le peintre Sigalon, leur ami, en avait fait un dessin d'une grande pureté. Il lui avait consacré un poème:

Nul ne la connaissait mais, devant ma demeure,  
Je la voyais passer toujours à la même heure.  
Jamais plus beau rayon de la divinité,  
Sur le profil humain ne s'était reflété,  
Et, touchant de mon luth la corde frémissante,  
Quand je veux évoquer pour une œuvre naissante  
Quelque type idéal du monde des amours,  
C'est elle qui se lève et qui répond toujours.

Il avait beaucoup souffert, mais il savait, dans son cœur chrétien, que Dieu ne sépare les âmes que pour peu de jours, et, il avait consenti à se remarier.

Sa vieille mère était infirme; quand le boulanger est au pétrin ou au four, on doit voir une boulangère dans la boutique, et il avait épousé une excellente femme. Tout était bien ainsi. De sa vie, il avait fait deux parts: sa mère avait choisi pour lui l'état qu'il exerçait, il y demeurait fidèle, et, quand son pain était cuit, il se retirait dans sa chambre, écrivant des vers, méditant ou relisant les quelques livres qu'il possédait.

Quand il voulait se distraire un peu, c'était simplement et toujours avec beaucoup d'honnêteté.

Dans un petit café, près de l'Esplanade, il retrouvait quelques bons amis, Jules Canonge qui avait fréquenté à Paris des écrivains célèbres et qui savait lui-même écrire, un magistrat lettré, de vieux Nîmois avec lesquels il faisait une partie de cartes. On fumait un cigare d'un sou et l'on buvait une bouteille de bière.

Tous les dimanches, la canne sur l'épaule et un panier plein de provisions accroché à la canne, il prenait le chemin de Saint-Cézaire et allait passer la journée au mazet qu'il avait dans la garrigue.

Il avait entendu la première messe, vendu son pain, éteint son four, fermé boutique, en route pour la petite maison de campagne que possède tout bon Nîmois et qui n'a qu'une pièce ou deux, une terrasse, un figuier, quelques oliviers, deux cyprès, et, aux mois chauds, des cigales.

Laissant les arènes, les vieilles maisons de la ville patinées et cuites comme des poteries gallo-romaines, il respirait avec plaisir, entre les murs à demi écroulés de pierres sèches, les pins et les lauriers, un air aromatique et chaud.

La gloire de la campagne de Rome s'unissait là à la pure mélancolie de la Palestine, et il accrochait sa veste à une branche, aidant à préparer les escargots qui jeûnaient dans une jarre verte aussi belle qu'une urne antique.

Des amis venaient partager le déjeuner classique et boire l'excellent vin du Lédénon. Pradier, le sculpteur, n'y manquait jamais lorsqu'il était dans le pays, et vieux païen, sachant qu'il lui ferait grand plaisir, il avait même dessiné sur le plâtre du mur une image de la Vierge qu'admirait M. l'abbé de Cabrières, un jeune prêtre qui deviendrait sans doute évêque...

Jean Reboul songeait ainsi dans sa boutique. Il n'était pas riche, riche, comme on dit, mais il ne devait rien à personne, Dieu bénissant celui qui travaille, et la gloire lui était venue. Il ne l'avait pas recherchée. Les visiteurs les plus illustres franchissaient le seuil de sa boutique. On parlait de lui à Paris!

L'autre jour encore, dans la Galerie de la presse, M. Antony Deschamps écrivait:

— Jean Reboul et les arènes sont aujourd'hui les deux monuments les plus remarquables de Nîmes. Les touristes intelligents ne mettent pas moins d'empressement à visiter la boutique du boulanger que les ruines romaines...

Sa boutique?... Pourquoi parler toujours de sa boulangerie? La chose finissait par l'agacer un peu. Certes, il n'en rougissait pas, mais ces messieurs qui appréciaient ses vers n'avaient pas besoin de le traiter à tout propos de mitron!...

M. Charles Nodier était venu le voir, et bien d'autres auteurs de la capitale, mais le plus grand de ces visiteurs...

Il interrompait sa rêverie pour servir un vieux qui voulait une livre de pain et, lorsqu'il se retrouvait seul de nouveau, il se reprenait à songer.

C'était, il y avait deux ans, en 1838 et en juillet. Un inconnu était entré dans la boulangerie. Vêtu avec plus de recherche qu'on ne l'était à Nîmes, de taille moyenne, mais portant haut une belle tête autoritaire aux magnifiques yeux orange, il avait dit qu'il désirait saluer M. Jean Reboul et il s'était nommé: M. de Chateaubriand!...

Éperdu et comme s'il eût feint d'aller voir si son patron était là, Jean Reboul dans une pièce voisine avait mis sa veste du dimanche et s'était fait connaître.

Guidant l'immense visiteur à travers des sacs de farine jusqu'à sa chambre, il lui avait offert le meilleur siège. Quel honneur!

Il recevait dans son humble maison M. de Chateaubriand, l'Enchanteur qu'il avait toujours placé au-dessus de tous les autres! Il était là! Il lui parlait! C'était René, l'homme des grandes aventures romantiques, des longs voyages, des belles amours et de la gloire, celui qui s'était assis ministre et ambassadeur brodé d'or aux tables des rois, aux fêtes des princes et des princesses..., celui qui avait ébloui de son faste et de son prestige les capitales où il représentait le roi de France, le dernier Bourbon, le dernier roi pour un monarchiste nîmois.

M. de Chateaubriand, qui avait besoin de quelques renseignements pour ses Mémoires d'Outre-Tombe, avait voulu refaire l'itinéraire suivi par Bonaparte à son retour de l'île d'Elbe et il profitait de ce voyage dans le Midi pour visiter Nîmes.

Il avait daigné dire au boulanger-poète qu'il était plus heureux chez lui qu'il ne l'avait jamais été dans ses palais d'ambassadeur et de ministre.

Quelle haute politesse! Quelle mélancolie! Quel grand honneur!

Jean Reboul se souviendrait de ce jour jusqu'à sa dernière heure.

Il se levait, retroussait les manches de sa chemise, allait dans un réduit, au fond de la boutique, examiner la farine qu'il avait reçue la veille.

— Monsieur Jean Reboul?

Sur le seuil, il y avait un homme de haute taille et de grande allure.

— Monsieur Reboul n'est pas là, en ce moment, répondait le boulanger.

Vous voudrez bien lui remettre ma carte, disait le visiteur, je reviendrai....

Jean Reboul levait ses bras enfarinés.

Il venait de lire sur le bristol glacé: ALPHONSE DE LAMARTINE

— Oh! Maître! Maître! balbutiait-il, c'est moi.

Souriant, le grand poète des Méditations lui avait pris une main que le pauvre homme eût voulu d'abord essuyer à son pantalon de toile blanche.

— Avant de visiter les arènes, disait M. de Lamartine, j'ai voulu faire visite à mon frère en poésie. Il y avait bien longtemps, mon ami, que je désirais vous voir.

Jean Reboul le conduisait jusqu'à sa chambre où il le fit asseoir devant la table à écrire, à côté du lit. Quelques feuillets y demeuraient encore, attestant que la Muse était venue pendant la nuit, et Lamartine l'avait prié de lire ses derniers vers.

Il lui en avait fait compliment, puis, comme il n'était à Nîmes que pour quelques heures, il lui avait demandé de l'accompagner à travers la ville et de lui en montrer les monuments anciens et les beautés.

Le boulanger ayant mis une veste propre, ils allèrent d'abord aux arènes.

Jean Reboul était ivre d'orgueil.

Il allait à côté du grand gentilhomme au profil d'azur, du maître illustre qui, le premier, avait accueilli ses vers, détachant une feuille de son laurier pour la lui offrir, et il croyait marcher au milieu d'une glorieuse et confuse escorte.

Autour d'eux, il y avait les Muses aux yeux de violettes et d'or, l'innocente et belle Graziella en corsage rouge de Napolitaine; Elvire en robe blanche; la fantasque Reine de Palmyre, les cavaliers qui suivaient le poète en Orient... il y avait l'enchantement et le murmure des vers immortels. Jean Reboul, éperdu, se récitait à lui-même quelques strophes adressées à Lamartine en 1830 pour le remercier de l'Harmonie qu'il lui avait dédiée:

...C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière  
Qui se laisse tomber du haut du firmament,  
Et qui, sur le palais comme sur la chaumière,  
Se repose indifféremment.

Tu t'abattis vers moi: des sphères immortelles  
Tu me vantas l'éclat, les chœurs mystérieux,  
Et soudain, comme toi, je secouai mes ailes  
Et nous partîmes pour les cieux!...

On approche de Nîmes. Comme le paysage ressemble peu, quand on sait voir, à celui du Comtat! La Grèce, à laquelle il est impossible de ne pas songer en Provence, est loin. La garrigue nîmoise est pareille à la campagne romaine. Elle a la grandeur sévère et triste de Rome et la mélancolie de la Galilée. Les paysans du Languedoc ne disent-ils pas encore que leurs oliviers plantés sur des terrasses aux murs de pierres sèches sont cultivés à la mode chananéenne?

Les cyprès sont moins touffus et moins hauts sur le ciel d'un bleu plus sobre, d'un azur huguenot. On en trouve de pareils dans les fonds de certains Primitifs italiens.

Aubanel, regarde ses deux compagnons de route. Roumanille, s'appêtant à descendre, range une brochure, qu'il lisait dans une petite valise où il y a une chemise de nuit et des mouchoirs. Mistral sourit, toujours à son aise, beau sans défaillance et né, semble-t-il, pour l'estrade, le balcon et le forum. On ne le surprend jamais en défaut, et, il porte avec une simplicité naturelle sa jeune gloire. Mireille vient de paraître et les images créées par les grands poètes les entourent. Les personnages qui leur doivent la vie et la beauté les suivent.

Seul de tous les sept félibres de Font-Ségugne, Frédéric Mistral a le prestige de M. de Lamartine lorsqu'il lui fit sa première visite: — un beau et modeste jeune homme vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure lorsqu'il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de la Provence. Sa physionomie simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent les hommes de vanité plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires: ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à son aise dans son talent comme dans ses habits: rien ne le gênait parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que la nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les convictions qui donne, aux bergers comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi...

Le vieux gentilhomme avait bien vu. Mistral était à son aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait... la parfaite convenance, la bienséance de la vérité... C'était exactement cela...

A côté de lui, Roumanille a l'air d'un Arabe; près de cet Apollon provençal, Aubanel pourrait faire songer à Marsyas!

Il porte sa gloire avec simplicité. Elle ne l'étonne pas. Quand le train va s'arrêter, il trouverait naturel de voir qu'on a jeté, du wagon au seuil de la gare, ce tapis rouge qu'on réserve aux souverains en voyage. L'acclamation d'une foule ne le surprendrait pas et, d'ailleurs, si l'on criait, ce serait: — Vive Mistral!

Roumanille est un nom ridicule; Aubanel est joli. On songe à un frisson d'aurore, à un prélude d'aubade, à un anneau, mais Mistral, c'est un coup de vent sur les pins et les lauriers.

— Nîmes, Nîmes! Tout le monde descend!

Il n'y a pas foule, mais ils sont tout de même accueillis par une délégation: le maire, M. d'Alzon, directeur du Collège de l'Assomption, Jean Reboul, le boulanger-poète, quelques autres messieurs; et la fête commence dès la gare, et si Mistral salue à la ronde, comme un roi en visite, Aubanel ne peut pas dire que tout ce tutu-panpan ne l'agace pas un peu.

Il y a ensuite des discours, de belles filles brunes en costumes d'autrefois semblant figurer dans une scène de reconstitution historique et, après le banquet, une séance littéraire à l'Hôtel de Ville.

Aubanel doit réciter quelques poèmes comme ses deux amis, et le vieux Jean Reboul les couronne de laurier. Sur le ruban qui nouait l'illustre et amer feuillage, le nom de chacun des trois poètes était écrit.

Mistral ressemblait à un jeune empereur, à bel aède grec, à un chantre inspiré de la famille des Mélésgène; Roumanille avait l'air d'un César africain lauréat pour un triomphe, et lui, pécaire!

Un enfant vint offrir ensuite quelques épis de blé à Mistral, des pâquerettes à Roumanille et il reçut pour sa part une branche en fleurs de grenadier.

Il ferma les yeux. Une cornette de religieuse battit des ailes!... Jenny... Sœur Julie!...

Des fleurs de grenadier! La Mióugrano entre-duberto, la grenade entr'ouverte! C'était le titre de son livre qui allait paraître. Mistral en avait écrit la préface, et il avait mis en épigraphe cette strophe du Maillanais:

Comme fai la mióugrano au rai que l'amaduro,  
Moun cor se durbiguè,  
E, noun poudènt trouva plus tèndro parladuro  
En plour s'espandiguè (1).

(1). *Comme fait la grenade au rayon qui la mûrit, mon cœur s'est ouvert, et, ne pouvant trouver plus tendre langage, en pleurs, il s'est répandu,*

Sa couronne de laurier au front, son rameau de grenadier à la main, brusquement loin de cette estrade et de cette salle, il murmurait les deux premiers vers de son poème:

Ai lou cor bèn malaut, malaut à n'en mourir;  
Ai lou cor bèn malaut, e vole pas gari (1).

(1). *J'ai le cœur bien malade, malade à en mourir; j'ai le cœur bien malade et ne veux pas guérir.*

Lorsque ses affaires l'appellent à Paris, il descend toujours à l'Hôtel du bon La Fontaine, rue des Saints-Pères. C'est là une de ces Maisons sérieuses comme en connut Ernest Renan lorsqu'il quitta le séminaire Saint-Sulpice.

— J'allai prendre, dit-il, une chambre à l'hôtel le plus voisin. Je ne sais pas quel était le nom de cet hôtel, on l'appelait toujours l'Hôtel de Mlle Céleste, du nom de la personne recommandable qui en avait l'administration et la propriété. C'était sûrement un hôtel unique dans Paris que celui de Mlle Céleste, une espèce d'annexe du séminaire où la règle du séminaire se continuait presque. On n'y était reçu que sur recommandation de ces Messieurs ou de quelque autorité pieuse.

C'était le lieu de séjour momentané des élèves qui en entrant au séminaire ou en en sortant avaient besoin de quelques jours libres; les ecclésiastiques en voyage, les supérieures de couvent qui avaient des affaires à Paris, y trouvaient aussi un asile commode et à bon marché...

Sans doute, l'Hôtel du bon La Fontaine n'a-t-il pas la sévérité de celui que dirigeait Mlle Céleste. Si on y voit parfois des soutanes et des douillettes, elles sont de drap fin et peuvent appartenir à des prêtres venus à Paris pour la Mitre, comme cet abbé Guitrel d'Anatole France, qui brigua le siège

du bienheureux Loup et l'évêché de Tourcoing, lorsqu'il faisait visite, rue de Grenelle, au ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Le poète, qui est un républicain modéré et un esprit libéral, a beaucoup d'attaches dans le monde clérical.

On lui a donné l'adresse de cet hôtel qu'il trouve confortable, tranquille, bien tenu, dans un quartier qui lui plaît, entre Saint-Sulpice et Saint-Germain-des-Prés, et il n'en cherche pas d'autre.

Les clients fidèles y sont reçus ainsi que des parents de province en visite dans la capitale.

A côté du bureau, où trône quelque ancienne demoiselle qui veille sur les clefs et les bougeoirs, le salon est spacieux et vieillot, avec ses meubles de style Louis-Philippe. On y trouve un piano dont personne n'a jamais joué, des gravures encadrées qui semblent avoir illustré les Mémoires d'Outre-Tombe ou la Notre-Dame de Paris de Victor-Hugo. Les fauteuils ont des broderies au crochet. S'il y avait au mur un portrait du pape et un crucifix, on pourrait se croire chez un confortable chanoine de Nîmes ou d'Avignon.

Par exemple, Aubanel trouve que l'enseigne de la maison ne lui convient guère. Le fabuliste eût fait un piètre hôtelier. Il était enchanté et distrait (1).

(1). Le bon La Fontaine fut-il si distrait qu'on nous l'apprit à l'école? Certains prétendent le contraire et en font une sorte de bohème madré et n'oubliant volontiers que ce qui l'incommodait.

Il ne reconnaît ni sa femme ni son fils lorsqu'il les rencontre parce qu'il les a abandonnés; il s'attarde chez ses amis lorsqu'il s'y trouve bien, et on affirme que Pierre Corneille ne l'aimait point parce qu'il le jugeait retors et grippe-sou. Pauvre, timide et orgueilleux, le vieux tragique allait rarement à l'Académie et se souciait peu des jetons de présence, mais le bonhomme n'oubliait aucun jeudi. On sait que les membres de la Compagnie présents ce jour-là se partagent les jetons des absents. La Fontaine était fort assidu aux séances et l'auteur du Cid l'avait surnommé le Jetonnier!

Peut-être aussi n'eût-il guère apprécié la sévère tenue de la maison et lui eût-il préféré quelque auberge plus joyeuse. Aubanel, imprimeur du Saint-Siège, est à sa place rue des Saints-Pères. Il est poète, mais il est de son endroit, et quand on a vécu rue Bancasse ou place Saint-Pierre, qu'on aime les vieilles rues d'Avignon, celles de la Banasterie, du Chapeau-Rouge, du Chat, des Chevaliers, de la Colombe, des Fourbisseurs, la rue Dorée et la rue Galante, celles de la Balance, de la Petite-Calade et de la Violette, on se plaît rue Jacob, rue Férou, rue Canivet, rue Madame, rue Bonaparte et rue Saint-Benoît. S'il habitait la capitale c'est probablement dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés qu'il habiterait.

La rue des Saints-Pères où est l'Hôtel du bon La Fontaine lui plaît aussi parce qu'il est bibeloteur, amateur d'art, et que, presque tous les rez-de-chaussée y sont loués à des antiquaires. Il est là chez lui.

Quand on consulte les guides spéciaux édités pour les visiteurs étrangers, les Paris-Plaisirs ou les Paris-Monuments, on s'aperçoit que l'on ne tient compte, dans les premiers, que des quartiers où l'on est censé se distraire.

Le boulevard des Invalides n'y figure pas, ni la rue de Grenelle, ni la rue Soufflot, mais la moindre ruelle louche où prospèrent les caboulots, les bastringues et les cabarets de nuit, y est soigneusement mentionnée.

Ouvrez le Guide des monuments de Paris et vous n'y trouverez que les places, les rues et les boulevards illustrés par quelque bâtisse historique.

Les Champs Elysées n'y sont sans doute nommés que parce qu'ils sont entre l'Arc de Triomphe et l'Obélisque, et les arrondissements sans gloires anciennes y sont négligés.

Le poète a plus d'une fois songé à un plan de Paris où l'on ne trouverait que les rues où il y a des marchands de tableaux, des brocanteurs et de vieux libraires.

Les quais en seraient les voies triomphales, les rues Bonaparte, de Seine, Jacob, du Cherche-Midi, de Vaugirard en seraient les grandes rues, et celle des Saints-Pères y occuperait une belle place.

Aubanel imagine assez volontiers que les locataires en sont de paisibles membres de l'Institut voisin, section des Inscriptions et Belles-Lettres, de sérieux critiques d'art, et l'on voit sortir de ces maisons, aux mêmes heures, des messieurs qui ont une rosette rouge à la boutonnière de leur paletot bourru de Montagnac et qui vont gagner un peu d'appétit en allant acheter le Temps ou le Journal des Débats.

Elle est bien habitée, cossue et sérieuse. Il y a beaucoup de marchands d'antiquités, des relieurs, des libraires, des encadreurs, deux ou trois fruitières et presque pas de mastroquets.

Aubanel est amateur de curiosités, de tableaux, et il a de quoi tenir. Il a le goût des choses anciennes, de la peinture, et il est le grand artiste de la confrérie poétique de Font-Ségugne.

Mistral est Mistral, c'est entendu, mais le grand poète ne ferait peut-être pas la différence entre un Rembrandt et un Paul Delaroche. Meublé de la façon la plus banale, ce médiocre décor ne le gêne pas, et il est probable que ni Chateaubriand, ni Lamartine, ni Musset, ni Alfred de Vigny ne furent jamais tentés de s'offrir un bibelot ou une toile.

Ils possédaient quelques portraits, des meubles de famille qui leur suffisaient. Gustave Flaubert aimait les turqueries romantiques, les selles arabes, les momies, les peaux d'ours, et le grand artiste vécut dans une pièce de son pavillon de Croisset qui semblait avoir été ornée avec ces pauvres choses que d'anciens militaires rapportent d'un séjour en Afrique.

Sainte-Beuve possédait quelques solides meubles comme en ont les vieilles demoiselles de province, et, en art, il n'alla jamais plus loin que les aquarelles de la princesse Mathilde.

Théodore Aubanel a un intérieur d'artiste (1).

(1). Alphonse Daudet, qui ne fut pas un grand amateur d'art, a écrit un article: Aubanel chez lui, d'où l'on peut tirer ceci:

— Dans un coin de la vieille cité papale, figurez-vous un cloître avec son porche, ses larges escaliers de pierre, son religieux silence, seulement troublé par le bruit sourd de l'imprimerie, d'Aubanel installée dans les vieux bâtiments. En haut, l'appartement, assombri par des vitraux, a une allure mystérieuse d'oratoire. Mais ce n'est pas, comme chez Mistral, l'accumulation des dons apportés par les campagnards qui, par leur rusticité, donnent à la maison du poète de Mireille un vague air de chapelle à miracles, encombrée d'ex-voto. Chez Aubanel, on sent qu'on est chez un bourgeois et chez un artiste. Les meubles sont rares; ils portent de belles aiguières. Des crucifix de vieil ivoire, deux ou trois Clouet pendent au mur et sur tout cela, sur les tentures, sur les meubles court la dentelle d'Avignon, fine à border des nappes d'église, fine comme, les créneaux des remparts...

Paul Arène parle de la silencieuse maison où pièce par pièce, avec amour, il rassemble les tableaux et les meubles, les faïences rares, les orfèvreries arrachées au creuset du fondeur, les bronzes romains que parfois la charrue d'un paysan déterre, reliques doublement chères au cœur du Provençal et au goût délicat du collectionneur...

### **Le poète a de quoi tenir.**

Son père, Laurent Aubanel, était, par sa mère (1), neveu d'antiquaires et possédait une belle collection de tableaux et d'objets art. On voyait chez lui des meubles anciens, de très belles tapisseries Louis XIV au petit point avec des sujets chinois, des peintures du Corrège, de Caravage, de Salvator Rosa, de Murillo et de Ribera, un portrait d'Holbein d'après le réformateur Jérôme Zanchirus, et des Lucas de Leyde, des Breughel et des Ruysdaël. L'école française était représentée par Philippe de Champaigne, Sébastien Bourdon, Mignard, etc.

(1). Chaudon (dom Louis-Mayeul), littérateur, bénédictin, né à Valensoles (Basses-Alpes) en 1737, mort en 1817. Le plus connu de ses ouvrages est le Dictionnaire historique qu'il publia en 1766. Malgré des erreurs inévitables, ce travail méritait en partie le succès qu'il a obtenu par la modération et l'impartialité des jugements. Parmi ses autres écrits, nous citerons: Dictionnaire antiphilosophique (1767-1769). Son frère, l'oratorien Esprit-Joseph Chaudon, né à Valensoles en 1738, mort en 1800, s'adonna à l'enseignement. Le plus connu de ses ouvrages est la Bibliothèque d'un homme de goût (1772-1773), pour lequel son frère lui avait laissé des matériaux.

Laurent Aubanel avait connu l'âge d'or des collectionneurs.

L'Empire avait relégué dans tous les greniers et dans les resserres des marchands de bric-à-brac les rocailles, les trumeaux, les pastels et les tableaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, ses pâtes tendres fleuries des plus fraîches roses, les pots-pourris de porcelaine truitée, les céladons et les laques. On dénichait, pour rien, des faïences d'Oiron et de Marseille, de Nevers et de Strasbourg, des bouteilles du Japon, des commodes et des chiffonniers de bois satiné signés Cressent, des bonheurs-du-jour aux marqueteries de bois des Iles, des tabatières dont le sertis offrait le portrait du Régent en miniature, des bergères recouvertes de leur soie, des chaises à médaillons de tapisserie, des éditions tirées pour les fermiers-généralistes, des terres cuites de Clodion, toutes les aimables merveilles de ce siècle dont on ne voulait plus parce que l'Empereur s'était mis en acajou, comme jadis Louis le Bien-Aimé se mettait en faïence.

On suivait la mode. Les ébénistes fabriquaient des fauteuils dont le bois était couleur de marron d'Inde et qui ressemblaient aux chaises curules des antiques sénateurs romains. Les consoles glacées étaient pareilles à des autels funèbres, les chaises inhospitalières étaient parfaites pour des militaires pressés qui ne s'y asseyaient qu'entre deux victoires dans un bruit de sabres et de bottes éperonnées; tous les meubles avaient des garnitures, des galons de bronze dont l'or trop neuf éclatait comme les soutaches qui chamarraient les uniformes des soldats de Napoléon.

A la place des adorables fleurettes de soie, sur les rideaux et les murs, ce n'étaient qu'aigles et lauriers, rapaces et couronnes. Le monde faisait un rêve héroïque et sans grâce, et dans l'atelier de David, qui était la caserne de l'art, les élèves bafouaient le divin Embarquement pour Cythère, jugeant à l'exemple de leur maître que seuls étaient dignes d'être représentés sur la toile le courage des Horaces et des Curiaces, la sévérité de Cornélie, la mort de Socrate, le stoïcisme de Scévola, les vertus civiques et les nobles images de l'antiquité.

Théodore Aubanel songeait souvent aux merveilles qui avaient quitté la maison lorsque son père s'en était dessaisi pour financer le percement du tunnel du Mont Cenis, et il avait fait exprès un voyage à Paris pour y racheter l'une des perles de la collection, le portrait de la marquise de Ganges par Mignard (1).

(1). Ce portrait est toujours dans le salon de M. Édouard-Théodore Aubanel, le petit-fils du poète.

Peut-être avait-il rêvé, dans sa petite enfance, devant cette belle dame; il avait, dans la suite, lu ce que disait, de l'œuvre disparue, un vieux critique d'art:

— Le teint de la marquise de Ganges était plus blanc et plus fin qu'une glace, sa blancheur était tellement animée par la vivacité du sang que les sentiments se peignaient dans ses traits. Ses yeux et ses cheveux étaient plus noirs que du jais. Sa bouche était surtout véritablement parfaite et pouvait servir de modèle pour sa petitesse, pour le contour des lèvres et pour la fraîcheur.

— La critique la plus sévère était forcée d'en admirer la douceur et les agréments. La forme de son visage était exactement arrondie et l'embonpoint de ses joues extrêmement agréable.

L'air de sa tête respirait à la fois la douceur et la majesté sans la moindre affectation.

Le fameux peintre Mignard s'attacha à faire son portrait et cet ouvrage est mis au nombre des chefs-d'œuvre de ce célèbre artiste.

Le poète de la Grenade entr'ouverte avait découvert la piste de ce tableau, l'avait retrouvé, et c'est à de tels signes qu'on reconnaît les vrais collectionneurs.



Tous les matins que Dieu fait, il visite les antiquaires d'Avignon.

Le courrier signé, ayant répondu lui-même aux lettres reçues, il bourre une de ces petites pipes en terre qu'on fabrique à Marseille, prend sa canne, son chapeau léger qui met une auréole noire sur sa tête chauve et le voilà dehors.

Il aime les petites rues.

— Bonjour, monsieur Aubanel.

— Bonjour, Césaire... bonjour Thérésou...

Il connaît tout le monde. Il a vu jouer à la marelle, sur le trottoir, cette belle brune qui épluche des tomates, des pommes d'amour, sur un seuil, pour le fricot de son homme et il sait le nom de baptême de tous ceux qui le saluent.

Jacquemart sonne dix heures et Aubanel va visiter les marchands de curiosités.

Tous les matins il a le frisson des grandes aventures et des grandes découvertes. Ne va-t-il pas trouver quelque trésor perdu depuis le temps où les papes habitaient leur palais d'Avignon: l'anneau de Clément V, un manuscrit de Pétrarque, un portrait de Laure, dans le fouillis d'une petite boutique de brocanteur, obscure comme une échoppe à l'ombre des remparts ou d'une église dont les cloches sonnèrent pour des entrées de princes et des processions pontificales?

Il rentre souvent avec un paquet enveloppé dans un journal, une vierge ou un saint de bois, une assiette, un plat de Moustiers ou de Marseille, un étain, une porcelaine rare, une toile enfumée, une vieille gravure qu'il s'entend à nettoyer lui-même avec cette joie que connaissent les collectionneurs fervents et les bons amateurs d'art.

### **Sa façon de travailler?**

D'abord il a sa maison, son imprimerie à diriger, et il n'est pas un de ces hommes de lettres qui se lèvent tôt pour gagner leur cabinet de travail, s'y installent à heures fixes, comme à un bureau; reprennent le collier et se remettent sans joie à l'ouvrage jusqu'au soir. Il n'a pas que cela à faire. Il sait, comme tous les inspirés, qu'on ne doit pas appeler la Muse, mais la recevoir.

La sienne n'arrive qu'à la belle saison, la tête ceinte, non pas de l'amer et noir laurier qu'on lui refuse, mais couronnée d'une branche fleurie d'amandier, et elle ne vient qu'aux approches de Pâques, avec les cloches qu'il célèbre:

— O vieux bourdon des cathédrales, — frissonner les arceaux; — Et toi, telle qu'un chant de cigale, — humble sonnerie de couvent;

Jacquemart grave, cloches au son clair, — Sonnez, chantez toutes ensemble; — gai carillon, tinte, tinte, — pour le Sauveur et le printemps!...

La froide saison lui convient mal.

— Mon âme est pleine de chansons, — muets oiseaux que l'hiver gèle.

Peut-être, cependant, polit-il ses vers avec amour quand le froid le tient au coin du feu, car il ne laisse rien au hasard, artiste scrupuleux et sûr de son métier, comme les Parnassiens de Paris qui sont tous ses amis et qui attachent tant d'importance à la forme.

Lorsqu'il était enfant, il passait quelques semaines de vacances chez son grand-père maternel à Montoux. Entourée d'un grand jardin à l'abandon, un paradis, la vieille demeure était vaste et lui semblait immense, mais une chambre surtout le ravissait. C'était celle où l'on conservait, pendues au plafond par des ficelles, des grappes de clairesses blondes, vaguement rosées que l'on gardait ainsi.

De temps en temps, il entrait dans cette pièce avec le grand-père Seyssau qui surveillait les raisins. Un grain menaçait de noircir, un autre se desséchait. Il les ôtait soigneusement, et sans doute le poète, fait-il comme le vieil homme qui lui donnait avant de sortir de la chambre merveilleuse une petite grappe à picorer, et ne laisse-t-il que les grains intacts gonflés de suc et de parfums...

Une belle journée d'Avignon vers la fin du printemps; la Grenade entr'ouverte vient de paraître et le poète est en train d'écrire à un ami:

— J'apprends de source certaine qu'ordre est donné de me tomber dessus, et je vais être un de ces beaux jours fustigé, écorché, écartelé tout vif, en plein soleil, dans ma bonne ville d'Avignon; et après que le signal aura été donné, tous les niais et tous les ânes auront le droit de me jeter des pommes cuites et peut-être de la boue. Mon livre est un livre infâme (sic), mille fois plus dangereux que Mirèio; toute une maison de cuistres et d'écoliers taillent leurs plumes pour m'éclabousser d'encre. Donc c'est une conspiration et une croisade contre mon pauvre livre innocent comme un nouveau-né, contre cette douce Zani pure comme l'aube, contre tout ce que j'ai de plus cher au cœur, de plus, sacré dans l'âme. C'est, en vérité, affligeant et triste que ce qu'il y a de plus touchant et de plus respectable au monde une belle jeune noble passion ne soit ni comprise ni respectée. Hélas le temps est bien choisi pour rire d'un livre, pour malmener un homme qui croit à Dieu et à l'amour! Ah! j'ai le cœur gros comme les deux tours de Villeneuve!...

La cabale est menée par la Revue des Bibliothèques, une petite feuille bi-mensuelle qui se publie en Avignon. Les ouvrages qu'elle estime dangereux et qu'elle met à l'index sont signalés par une croix. On a fait bonne mesure au poète et, dans le numéro de juin, on peut lire: La Mióugrano entre-duberto. ††

Trois semaines passent. Aubanel souffre de tout cela, lorsqu'un matin il trouve, dans son courrier une enveloppe portant le timbre de la poste anglaise.

Tout de suite il a reconnu l'écriture et il lit:

Hauteville-House, 12 juillet 1860.

Votre poésie, Monsieur, a un charme pénétrant. Elle est faite, comme la fleur, pour la lumière et la rosée. On s'en approche et on la respire avec bonheur. Elle sent bon pour l'âme. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre touchant et gracieux livre.

Soyez heureux, vous les poètes de la patrie; les poètes de l'exil ont d'autres devoirs. Ils sont aussi les voix de la patrie, mais les voix sévères. Je réponds à votre envoi charmant par un envoi austère. Recevez-le comme je vous l'offre, cordialement.

Agréiez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Victor Hugo

Il rêve devant ce papier couvert d'une écriture écrasée et robuste.

Sans doute, n'est-il pas transporté. Cette lettre de l'immense poète n'est qu'une politesse, le remerciement d'un homme courtois et ordonné ne manquant jamais de répondre au confrère inconnu qui lui adresse quelque volume en hommage ou un message admiratif.

Ce billet est d'une complète banalité.

Victor Hugo n'a pas lu la Mióugrano, il l'a seulement entr'ouverte, si l'on peut dire, et Aubanel sourit à cet involontaire calembour...

Un grain ici un grain là sans voir tous ces rubis avaient les carats exigés par les plus scrupuleux orfèvres.

Le poète qui depuis près de quarante ans dirige magistralement l'orchestre poétique n'entend pas la langue qu'on parle aux bords du Rhône. Comment pourrait-il en savoir les frissons et les musiques? S'il a daigné lire quelques-uns de ses poèmes, c'est dans une traduction. Il n'en a eu qu'un pauvre écho et que sait-il de la douloureuse et belle chanson?

Il règne souverainement sur les mots français, mais ceux qui composent cette lettre ne signifient pas grand chose. Que lui dit-il en somme?... Rien!... Charme pénétrant... Poésie faite, comme la fleur, pour la lumière et la rosée... touchant et gracieux livre... Ce qu'il doit toujours répondre aux collégiens qui lui adressent un sonnet dans son île battue par les vagues...

Le proscrit, le poète de l'exil le croit heureux dans sa patrie!... S'il savait comme on peut se détester et tâcher de se nuire en Avignon!... Allons!... Elle lui fait tout de même du bien cette lettre banale qui arrive, ainsi qu'une mouette, des roches et des solitudes marines où l'Empire a relégué, le Vieux, comme disent les jeunes gens.

Aubanel oublie les deux croix infamantes désignant son livre dans la Revue des Bibliothèques. Il est midi. Il fera décoiffer une bouteille de bon vin qu'il boira à la santé de Victor Hugo, et il va à la cuisine, ayant laissé passer l'heure de sa promenade et de sa visite aux antiquaires.

— Mario! crie-t-il sur le seuil, dous iou de mai... (1) Il tient encore sa lettre à la main. Il la serre dans son portefeuille. Elle lui fait chaud au cœur!

(1). *Marie! deux œufs de plus!*... C'est ainsi qu'il demandait un supplément, lorsqu'il se sentait en appétit, et les œufs étaient généralement deux côtelettes grillées.

Un missionnaire lui a montré au retour de quelque voyage en Extrême-Orient un alphabet chinois, un chef-d'œuvre de calligraphie, et il lui a expliqué certaines des lettres qui le composaient.

Un de ces caractères, enlevé au pinceau, élégant comme une esquisse, signifiait à lui seul la médisance, le cancan, la calomnie et tout cela était représenté par deux silhouettes de bonnes femmes en train de se confier quelque chose à l'oreille. Il y songe souvent. Les mauvaises langues ne font pas beaucoup de mal dans les grandes villes, et passée la rue où l'on habite nul ne vous connaît plus et ne s'occupe de vous. Les ragots ne dépassent guère la loge de la concierge, mais on n'en fait pas sur les grands boulevards, ni sur la Canebière, ni avenue de l'Opéra.

On n'en fait pas non plus à la campagne. Dans son village de Maillane, Frédéric Mistral doit y échapper. Quand il sort après avoir bien travaillé, à la tombée du jour, et qu'il va du côté de Saint-Remy et de Graveson, on ne le suspecte point. Il va tout simplement goûter le soir qui vient, faire sa promenade habituelle. Il ne peut rencontrer que des cyprès et des platanes, des oliviers, des lauriers, un coup de grand vent salubre au détour du chemin, un paysan qui le salue ou un beau vers.

Ah! si on le voyait à la même heure, entre chien et loup, traverser la place de l'Horloge, prendre le trottoir désert derrière le théâtre pour visiter un ami, rue Saint-Étienne, il est probable que les deux femmes de l'alphabet chinois, plus exactement les deux bigotes d'Avignon, colporteront qu'il allait rue Balance où sont les maisons décriées!...

En cherchant quelques papiers dans un tiroir dont il a toujours la clef sur lui, il voit le manuscrit du Pâtre, un drame qu'il ne se décide pas à achever, auquel il songe souvent et qu'il laisse là.

L'idée lui en est venue en 1865, lorsqu'il fut désigné pour être juré aux assises de Carpentras.

Il avait quitté Avignon en compagnie de deux ou trois notables, un médecin, un commerçant, un fonctionnaire de la Préfecture pour qui ce voyage n'était pas une petite affaire.

On abandonnait, pour quelques jours, clientèle, boutique, bureau, femme, enfants, vieilles habitudes, et la diligence, au pas de ses gros chevaux, vous déposait au bout d'une heure devant le meilleur hôtel carpentrassien. Ceux qui ne menaient pas grand train chez eux tenaient ces huit jours de session pour une semaine de vacances pleines de prestige et de confort.

Dans la salle à manger de l'hôtellerie, ils avaient leur table retenue, on les servait à n'importe quelle heure quand ils étaient pressés, parce que la justice ne doit jamais attendre et qu'elle ne plaisante pas. Ils constataient avec plaisir que les gens qui prétendent qu'on est mieux chez soi qu'au restaurant disaient une belle bourde.

La soupe et le plat confectionnés sans beaucoup de soin par une femme économe, ignorant l'art de cuire, étaient loin.

On leur apportait des olives noires, un saucisson, du pâté, des allumettes aux anchois, des pommes de terre en salade, et une omelette, une fricassée, une grillade, des biscuits et des noix qu'on arrosait de Tavel ou de Gigondas, sans parler du café et du pousse-café.

Le pain même leur semblait plus blanc, plus frais et meilleur, les couteaux étaient plus brillants que chez eux, les verres plus fins et l'on changeait d'assiettes à chaque service. Entourés de considérations, ils étaient messieurs les jurés, comme disaient le président de la Cour et les avocats.

Les commis-voyageurs et les clients de passage les regardaient ainsi que des magistrats. Les plus exubérants d'entre eux et les plus familiers gardaient une grande dignité. Ils représentaient la Justice; ils étaient les douze citoyens chargés de punir le crime et, quand le huis clos était prononcé, ils demeuraient à leur banc et savaient ce que le public ne doit pas entendre. Les commis-voyageurs qui avaient alors une réputation de loustics n'en revenaient pas de tant de prérogatives.

Ceux qui auraient aimé faire, après le dîner, de petites escapades dans ces rues décriées, où l'on ne va pas en plein jour, se montraient sérieux, gagnaient la pièce où ils couchaient, qui était trop spacieuse et les intimidait un peu. Ils y dormaient mal, heureux d'être seuls, mais cherchant plus d'une fois, au cours de la nuit, la lourde et tiède jambe de la bourgeoise qui ronflait doucement dans leur petite chambre de Cavaillon, d'Orange ou d'Avignon.

Théodore Aubanel, accoutumé à une chère, abondante et soignée, n'est pas ébloui par l'ordinaire de l'hôtel, mais les séances de la cour d'assises le passionnent autrement que tous ses collègues.

Cette année, le tribunal eut à s'occuper d'un berger qui avait violé une fille et c'est là le sujet de ce drame dont il n'a écrit complètement que trois actes et qu'il feuillette.

Les personnages vivent sur un versant des monts de Lure et ce sont tous des gens du pays: Cabral le berger; Mélane et Fabresse, deux orphelines; leur grand mère, un braconnier, un bûcheron, et Aubanel parcourt les premières scènes de cette pièce où souffle un vent qui semble avoir passé sur les landes hallucinées du vieux Shakespeare:

Cabral, jetant une pierre

Allons! Labri, vas-y

Ramène les moutons sur les hauteurs.

Surveille-les de près, tandis qu'ils paissent.

Garde bien le troupeau, moi, je n'ai pas le temps!...

Le vieux Bartalaï ne sera guère content: ils ont mangé son trèfle, hier.

Fais attention; dans la pinède, les béliers se battent pour les brebis.

Garde bien le troupeau.

(Il s'en va près d'un arbre et regarde au fond de l'allée.)

Alors, il n'en viendra plus; il n'en viendra pas une...

Voilà dix jours que j'attends... on est perdu ici comme dans les montagnes de la lune...

(Il s'appuie contre l'arbre et écoute.)

Ah! la broussaille a bougé. Qui vient! qui est-ce...?

## SCÈNE II.

Le braconnier.

Manquée, je l'ai manquée, tonnerre du diable!

Cabral

N'as-tu pas vu de femmes?...

Le braconnier.

Où a passé, où a volé ma perdrix?...

Cabral.

N'as-tu pas rencontré de femmes? N'as-tu pas vu de femmes dans le bois et près de la source? Des femmes? Mais que veux-tu?... Par où ma perdrix s'est-elle envolée que j'y coure

Cabral.

Où sont les femmes?... Je sais bien, moi, qu'il y en a; où les as-tu rencontrées? Une surtout!...

Le braconnier.

Tu es fou. Je n'ai rencontré personne sur mon chemin, ni bête, ni chrétien si ce n'est l'oiseau qui s'est échappé, quand je pensais m'en régaler. Les femmes ne courent pas les forêts, surtout une forêt aussi sauvage...

Cabral.

Et cependant, toute cette forêt je te dis qu'elle en est pleine; je les vois entre les frênes, je les vois sur les cimes; quand vient le soir surtout, dans l'ombre, dans la nuit, je les vois en troupeau éblouissant mes yeux; sur la mousse fleurie, entre les branches noires, elles passent en farandolant, divines et toutes blanches. Je les poursuis... L'aube vient et tout disparaît je ne puis jamais en saisir aucune!

Le braconnier.

Tu es timbré! Tes rêveries à la lune ont troublé ta cervelle, c'est sûr. Adieu! Laisse-moi courir après ma perdrix... Ici!... Pille, pille, Briffau!... Taïaut, taïaut, Charnaigre!  
(Il s'enfonce dans les fourrés avec ses chiens.)

### SCÈNE III.

Cabral seul.

Et pourtant, il m'en faut. J'en veux. Et qu'est donc l'homme sans la femme? Qu'est la vie, et pourquoi vivre?... Si le feu brûle, le sang brûle aussi; que faire de son sang, de ses yeux, de sa bouche ardente et de ses mains? Que faire de sa force? Autrefois, contempler les astres me suffisait. Tranquille et muet dans les pinèdes, je restais tout le jour à regarder le soleil monter et descendre, et l'ombre des nuages chassés par le vent courir en haut des rochers. Maintenant, tout le sang, tout le feu de mon corps, à flots monte à ma tête... Comme un bélier, comme un bouc, pour une fille je me battrais; et je mords mes poings, je mords la terre, de ne pouvoir mordre l'épaule nue, ou le sein ou les flancs d'une femme... Allons! nigaud, tu peux toujours bêler; tu restes seul...

Aubanel rêve devant ce cahier. S'il publiait son Pâtre, si on le représentait sur quelque scène de théâtre, personne ne songerait au Caliban de Shakespeare devant sa brute rustique, on n'y verrait qu'un bestial et obscène personnage né de son imagination, et que diraient ses ennemis et les dévotes d'Avignon? C'est impossible, et il remet le manuscrit dans le tiroir qu'il referme (1).

(1). A propos de ce drame farouche et noir, je me souviens d'une histoire que me conta le maître imprimeur et graveur Louis Jou qui a depuis transporté ses presses aux Baux où il veut vivre et travailler désormais.

Notre ami Cornille, qui est poète et qui tient le petit café de ce noble village ruiné, vit entrer un soir, au moment où il allait se mettre à table, un berger beau comme un pâtre grec d'Hésiode et d'Homère, son baluchon au dos, sa veste à l'épaule.

Il demanda s'il pouvait manger un morceau.

— Si tu n'es pas trop difficile, camarade, dit Cornille, assieds-toi, tu partageras mon souper.

Dans la grande salle dont les murs dataient du temps des Porcellets, de Rambaud de Vacqueyras, de la princesse dont la chevelure d'or épargnée par les siècles fut retrouvée dans un caveau de l'église des Baux en 1874, le cafetier-poète avait déjà mis son couvert.

Une table de bois blanc offrait une assiette d'olives, des poivrons en salade, des tomates, un pot d'anchois de la Méditerranée, une fiole de vin, et, dans la cuisine, un plat d'aubergines se tenait au chaud près des braises. Le berger s'assit, tira son couteau de sa poche de bon appétit, parlant peu, comme soucieux. Il était habitué au silence des montagnes aromatiques où il vivait parfois pendant des mois au milieu de ses bêtes, voyant seulement l'homme que lui envoyait son maître et qui lui apportait tous les six jours, à dos de mulet, sa nourriture.

Au dernier verre-de vin, le jeune homme s'essuya, la bouche d'un revers de sa main et ferma son couteau.

- J'ai bien soupé, dit-il, et maintenant, où elles sont?

- Qui? demanda Cornille.

- Et les femmes, pardi!

- Les femmes? Mais il n'y a pas de femmes ici.

Nous sommes une centaine d'habitants parmi ces rochers où la jeunesse ne se plaît guère. Tu t'es trompé.

Des femmes!... Bon Dieu!... il y a la demoiselle de la poste qui a plus de cinquante ans, il y a la Fabresse et la Guérande qui en ont plus de septante, quelques ménagères qui sont de braves personnes. Je te conseille d'aller jusqu'à Avignon ou à Tarascon... Tu perds ton temps ici, mon camarade...

Le beau pâtre farouche reprit son sac, remit sa veste à son épaule, et s'en alla dans la molle nuit d'été qui transfigurait les rochers pareils à d'énormes ruines féodales.

Sur les hauteurs solitaires où il vivait pendant des mois, il regardait, quand venait le soir, les plaines crépusculaires se piquer de lumières qui semblaient faire signe aux étoiles.

Sans doute était-il entré une fois dans un café-concert d'Arles, d'Orange ou de Cavaillon et avait-il passé une soirée éblouie à admirer des chanteuses, comme on appelle dans le Midi ces filles qui arrivent chaque samedi par le train, de trois heures et qui laissent des bouffées de parfums grossiers dans la petite gare des endroits où elles vont chanter après le dîner. Elles vont tout droit au Café des Fleurs ou au Café de Paris. Les bonnes femmes qui épluchent des tomates ou qui cousent sous les platanes les regardent, et pensent qu'elles sont bien capables de troubler leurs maris avec ces toilettes, cette effronterie, ce tralala, ces odeurs de musc et ces parfumeries.

A la porte du café où elles doivent s'exhiber sur une petite estrade, une affiche composée par le cafetier lui-même annonce la soirée artistique. On y applaudira, dit-elle, Mlle Maud ou Mlle Mercédès de la Scala de Marseille, Mlle Lily et Mlle Estelle, et, le soir venu, la salle est pleine comme un œuf. Vêtue d'une mantille de dentelle, d'une robe qui montre ses jarrets gantés de rouge, des accroche-cœur aux tempes et jouant de l'éventail et de la prunelle, Mlle Mercédès est une Carmen de mauvais lieu. La gommeuse représente pour les hommes les canailleries aguichantes de Paris; la fine diseuse, la plus haute élégance; la chanteuse de romances sentimentales et bêtises, la poésie, le rêve, les amours au clair de lune que féerise un perron de roses, une barque sur un lac et les minuits passionnés. Puis, chacune fait sa quête dans la salle, frôlant en passant les consommateurs intimidés qui mettent deux sous dans la sébile et qui rêveront à leurs sourires, à leurs épaules fardées et à leurs bras nus.

Le jeune berger avait dû songer à tout cela dans sa haute solitude, et ses moutons, son chien et sa vie lui semblaient alors affreux. N'y tenant plus, il avait tout quitté, voulu descendre à la ville voir des femmes! Le pauvre n'avait vu que Cornille dans une rue des Baux qui paraissait en ruines depuis le moyen âge! Alphonse Daudet n'a pas trouvé pareil sujet, et j'ai pensé à ce récit qu'on me fit, en lisant les premières scènes du Pâtre enfin publié par Édouard- Théodore Aubanel, qui a traduit lui-même le texte de son grand-père.

Le roman par lettres est un genre que plusieurs ouvrages ont illustré et il faut parler de cette petite histoire d'amour platonique.

Au mois de mai 1865, alors, qu'Aubanel venait de publier sa Grenade entr'ouverte, il reçut deux lettres d'une inconnue.

— Ces jours-ci, annonce-t-il à un ami, la poste m'a apporté deux lettres charmantes et parfumées; c'était une jeune fille du meilleur monde qui m'écrivait les plus aimables choses à propos de la Mióugrano et qui m'envoyait sa photographie. La photographie est ravissante et la jeune fille délicieuse, je voudrais te décrire sa beauté, mais c'est très difficile. je te dirai seulement que je la trouve d'un charme et d'une grâce inouïs.

Voici le billet provençal que je lui ai adressé pour la remercier:

Vosto caro es douco et sereno  
Mai vostis iue soun treboulant  
Tant soun linde e tant soun parlant...  
Bèus iue de Fado e de Sereno  
Tout de tendresso e de belu  
E iéu d'abord siéu resta mut,  
Aguènt de vous l'amo trop pleno (1)

(1). *Votre visage est doux et serein, Mais vos yeux sont troublants, Tant ils sont limpides et tant ils sont parlants, Beaux yeux de fée ou de sirène, Pleins de tendresse et d'éclats, Et d'abord je suis demeuré muet, Ayant de vous l'âme trop pleine.*

Toutes les photographies de jeunes filles sont aimables et en faut-il davantage pour enflammer un cœur de poète?

(1). Mlle Sophie de Lenz.

Celui d'Aubanel prit tout de suite feu et il conçut une sorte d'amour virginal pour cette inconnue qui était la fille d'un diplomate étranger (1) et qu'il appela Mignon.

— Je l'adore, écrit-il à un ami, mais tout à fait dans le monde des rêves, comme adoraient Pétrarque et Dante. Je l'adore comme une Béatrix, comme une goutte de rosée, comme une fleur enivrante, comme un parfum, comme un chant...

Il lui dédie des vers.

Pour peu que cela dure, dit-il, je m'aperçois que j'aurai une autre Mióugrano, non moins poétique et tout à fait originale. Un chant d'amour où le mot amour n'est presque jamais prononcé. Ce qu'il en est de nous, pourtant, pauvres poètes! Nous ne songeons à rien... Le vent passe, une fleur s'ouvre; un bonjour nous arrive, et nous sommes tout émus, comme des enfants. Un jour, il lui demanda une mèche de ses cheveux dont il ignorait la couleur.

Mignon répondit:

— Laissons planer le mystère. Cependant, Je vous dévoilerai un petit secret: j'ai sept cheveux blancs! Les Allemands, qui ont le dernier mot en toute chose, disent: — Un cheveu blanc sur la tête, une illusion de moins dans la vie.

— C'est vous dire qu'il m'en reste beaucoup encore à perdre.

En apprenant cela, conte Ludovic Legré qui le voyait souvent, Aubanel éprouva un vif dépit. Pendant plusieurs jours, il roula dans sa tête des projets de vengeance, de vengeance poétique. Il se demanda sur quel mode — élégie, iambe ou sirvente — il répondrait à la révélation des sept cheveux blancs. Puis il prit tout simplement le parti de boudier. Et quand arriva le nouvel an, — contrairement à ce qu'il avait toujours fait les années précédentes, — il ne donna pas signe de vie. Mignon en fut attristée et, la première, elle rompit le silence. On était au mois de janvier 1869.

Quelque temps après, Mlle de Lenz se maria, et passant par Avignon, au cours de son voyage de noces, elle vint faire visite, au poète qu'elle n'avait jamais vu et lui présenter son mari.

L'enchantement fut brisé.

Noli me tangere, dit un vieux sage, c'est le mot des belles amours.

Sociable et bon compagnon, Aubanel a beaucoup d'amis: d'abord ceux de l'endroit les plus proches, les gens de son quartier avec lesquels il entretient d'excellents rapports, ainsi qu'il se doit, car on a bons matins, disait un proverbe du moyen âge, quand on a bons voisins. Voici les vieilles qui épluchent des aubergines qu'elles feront frire dans l'huile d'olive et qui ressemblent, selon la vie qu'elles eurent, avec leur serre-tête noir ou leurs blancs cheveux crespelés, à Dante, à l'abbé Liszt, à moins que, le visage douloureux et résigné, elles ne soient les sœurs de la Pieta de Villeneuve, tant volontiers théâtral dans ce beau pays.

Voici les petits artisans des ateliers et des boutiques dont la porte est ouverte sur la rue neuf mois sur douze, et qui laissent facilement la varlope, le comptoir ou le marteau pour sortir et en conter ou en écouter une; le menuisier qui a toujours l'air d'un révolutionnaire du faubourg Saint-Antoine; l'épicier qui a des loisirs parce qu'il est une sorte de prince consort, que sa femme trône au magasin et qu'il bricole plus qu'il ne travaille; l'horloger qui ne lève pas la tête quand on passe et scrute, sa loupe à l'œil, la montre qu'il répare; le cordonnier avec un pot de basilic au milieu de sa table encombrée de clous, de bouts de cuir, de ligneuls et de poix, taciturne et plus solitaire que les autres; la jardinière pareille à une fraîche Pomone parmi les corbeilles de raisins, de pêches, de melons et de légumes venus de Châteaurenard; la boulangère qui a des écus, s'il faut en croire la chanson, appétissante comme un pain chaud; les jolies filles d'Avignon qu'on prendrait pour des princesses sarrasines, des señoritas de Barcelone ou de Séville, des signoras florentines, des brunes qui ont des langueurs de blondes et des blondes qui ont le piquant des brunes, les belles chato du Comtat, sœurs de celles que chantaient les troubadours et que François Pétrarque regardait, au déclin d'un jour d'été, doré par le soleil du XIV<sup>e</sup> siècle.

Aubanel rend leur salut aux mendiants qui n'ont pas l'air de marmiteux comme ceux des autres pays, mais qui sont pittoresques, qui sont des pôvres comme on dit ici, et non des pauvres en appuyant sur au. Ils représentent la misère, et le plus souvent la paresse, comme le curé de Saint-Didier représente l'église catholique et le sous-préfet de Carpentras le gouvernement. Ils forment une sorte de confrérie, de quatrième État, vivant de peu avec insouciance, incapables de mal faire, n'ayant rien des mauvais garçons, des enfants perdus et des vagabonds, fidèles à leur coin et à leur paroisse, astiquant le samedi soir avec de la terre et de l'eau, à quelque fontaine, un vieux quart de soldat, un gobelet de fer blanc, parce qu'ils vont le lendemain matin, dès l'heure de la première messe, s'asseoir sous le porche de Saint-Agricol ou des Carmes, pareils, avec leurs yeux ingénus, leur barbe jamais faite, leurs cheveux trop longs et leurs hardes, à des saints de portail médiéval.

Ils demandent leur pain, ils en sont au croustet (au quignon), ne vivant que aumônes:

— Ayez pitié, âmes charitables!...

Un sou à l'effigie de Louis-Philippe ou de Badinguet tombe dans leur sébile, ils baissent modestement un œil malin...

— Dieu vous le rende, ma bonne dame!...

Et ils marmottent un Ave Maria ou un Pater comme les curés, et, après vêpres, ils s'en vont tranquillement avec les profits de la journée. Ils déboutonnent les vêtements qu'on leur donne et qu'ils mettent, dès novembre, les uns sur les autres pour être plus au chaud, la veste d'un juge au tribunal, le tricot déchiré du boucher, enfouissant la recette du dimanche, dans la poche d'un gilet qui appartient au débitant de tabac de la place de l'Horloge ou de Saint-Ruf.

Le poète les connaît, on les voit chaque samedi, à la porte de l'imprimerie où ils font queue, car ce jour-là, depuis longtemps, chez les Aubanel, on distribue aux Pôvres qui se présentent deux sous et une miche de pain...

Il connaît beaucoup d'écrivains qui viennent lui faire visite ou qu'il voit à Paris lorsqu'il s'y rend. Quelques-uns sont devenus ses amis.

Jean Aicard, qui a une propriété près de Toulon, n'a pas grand talent, peuchère! Il exploite, après Alphonse Daudet et Paul Arène, un petit domaine méridional, mais ses cigales sont enrhumées, ses melons n'ont pas de goût et il n'y a pas de muscat dans ses vignes. Il a un visage foudroyé d'homme



de génie et il est laid! Mistral lui a dit un jour: — Je te conseille de parler de la beauté; tu as l'air d'une vieille pierre ponce trouvée au fond du Rhône.

Théophile Gautier, qui n'en était pas à une boutade près, affirmait que les poètes naissaient beaux ou qu'ils ne tardaient pas à le devenir lorsqu'une méchante fée les avait disgraciés dès le berceau. Le maître impeccable ne voulait sans doute parler que des grands poètes et Jean Aicard n'est qu'un brave homme sans talent.

Il n'apprécie pas non plus outre mesure René Bazin qui semble écrire pour les patronages. Les vieilles dames bien pensantes, les jeunes filles qu'il ne faut pas effaroucher peuvent le lire sans crainte. Il écrit d'honnêtes romans au style incolore où l'on trouve un digne ecclésiastique un garde champêtre chrétien, un pieux châtelain et, s'il y avait un coquin, il serait à coup sûr athée et républicain. Cela mènera tout droit leur auteur à l'Académie où Paul Bourget votera pour lui.

Aubanel vient justement de lire un ouvrage de ce dernier qui lui a paru enfantin.

Ce romancier à la mode ne peut imaginer que des héros à particule. Il est ébloui par la noblesse comme un valet de chambre.

S'il parle d'une femme sans titre nobiliaires, il prévient le lecteur qu'elle est née de quelque chose. Elle habite d'ailleurs rue de Varenne ou rue de Chanaleilles. Les professeurs de son fils sont agréés sur recommandation du curé de Saint-Eustache, son directeur, et elle assiste aux leçons en travaillant à quelque ouvrage de charité.

Il n'y a parmi ces fantômes distingués qu'une femme, que détestent la bigote, le général-comte, tuteur du garçon et l'auteur lui-même, c'est une femme de la société dont le jeune homme si bien élevé devient d'ailleurs l'amant. Celle-là est plus vivante et dégage, par moments, une odeur truffée et musquée d'amoureuse brune malgré l'ess-bouquet, le withe-rose de Bourget qui se croit un milord anglais quand il écrit at home, sleeping-car, Picadilly, et pense qu'il ne vaut pas la peine de vivre si on ne vit pas faubourg Saint-Germain.

Le poète Clovis Hugues est plus drôle. D'une prodigieuse laideur, il a un masque ravagé, grêlé, carié, sous une crinière en désordre de vieux bohème et de lion.

Sa conversation, familière est savoureuse et corsée comme la bouillabaisse, la soupe d'or de Marseille qu'il représente à la Chambre des députés.

Il y siège à l'extrême gauche avec les citoyens Camélinat, Antide Boyer, Faberot qui fut ouvrier chapelier, Basly qui travailla aux mines du Nord. Les socialistes indépendants applaudissent à ses mots spirituels, à ses foudroyantes et cocasses interventions dont s'effare parfois M. Charles Floquet qui semble avoir hérité le frac de Gambetta pour présider l'Assemblée et qui tourne vers l'élus marseillais un beau visage régulier et classique de magistrat et de jurisprudent.

La Muse de Clovis Hugues est républicaine. Pour Aubanel, elle est Marianne elle-même. S'il savait peindre, comme son frère Joseph, il en ferait une belle fille populaire, et il piquerait une cocarde tricolore, dans ses cheveux. Elle paraît toujours venir d'une barricade et elle a noué un foulard rouge à son cou robuste sur lequel croule un chignon hâtivement tordu.

Il préfère Coppée à Sully Prud'homme, la poésie philosophique n'étant pas son fait, et les orfèvreries sonores de José-Maria de Heredia l'étonnent et l'agacent un peu. Il trouve froides les Muses impassibles choisies par les poètes parnassiens et c'est encore celle de François Coppée qui lui plaît le mieux. C'est une Parisienne qui pourrait dire, comme son poète:

Je suis un pâle enfant du vieux Paris et j'ai  
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé...

Coppée, en effet, ne va jamais bien loin.

Il reste dans son arrondissement, sur la rive gauche, ne dépasse guère les fortifications et a l'impression de la vraie campagne devant les jardinets des villas où se retirent de petits commerçants à leur aise.

Il en rapporte d'alertes, d'intimes croquetons d'une poésie familière et charmante: une fin de dimanche qui a été chaud, quelques roses fardées par la poussière que soulèvent les voitures. Il

célèbre les noces du samedi, le petit épicier de Montrouge, les retours de banlieue, les idylles suburbaines, les tonnelles où l'on sert des omelettes et des fritures:

Les boutiquiers prenant le frais sur le trottoir.

La détresse d'un orgue de Barbarie dans une cour de la rue Rousselet, les bons joueurs de dominos de son quartier, le temps sur les pauvres squares, la foire des Invalides avec les manèges tournant au son des limonaires, le militaire qui regrette son village en écoutant:

La retraite s'éteindre au fond du crépuscule.

il s'attendrit sur les timides amours, les rendez-vous furtifs dans l'ombre d'une porte cochère, et les premiers baisers à travers la voilette.

On peut se moquer parfois de cette Muse pédestre et prosaïque, on trouve dans l'œuvre de ce poète une province de Paris, beaucoup de mélancolie et de sensibilité, une poésie humble et charmante, des régions de sentiments où l'on doit se plaire. Puis l'homme est spirituel et bon; un cœur de saint et de gavroche, l'air, avec son fin visage rasé, d'un comique comme on dit dans le Midi quand on parle d'un acteur. Aubanel aime beaucoup François Coppée...

Dans les profondeurs où l'on ne triche pas, peut-être aussi préfère-t-il Paul Arène à Alphonse Daudet. Certes, il est juste. Il sait ce que son vieil ami Alphonse a apporté et, qu'avant lui, personne ne semblait avoir vu le Midi; mais il a chargé, le coquin, et que n'a-t-il écrit Tartarin en provençal? C'eût été là une énorme galéjade dont on se serait amusé, même à Tarascon, cette ancienne, noble et belle ville où l'on n'est pas plus ridicule qu'à Nîmes, à Arles ou à Avignon.

Il était devenu l'ami du célèbre Dr Péan, qui avait soigné sa belle-sœur, et il était plein, d'admiration pour ce grand clinicien qui arrivait à l'hôpital avec son valet de chambre portant la valise où étaient ses instruments, ses appareils chirurgicaux, et qui opérait en habit noir, cravaté de blanc, avec son beau visage massif encadré de favoris. Un autre prince de la science, Charcot, lui rendait, visite quand il traversait Avignon et ils avaient fait de bons dîners à la Barthelasse.

Quand il montait à Paris, Aubanel l'allait voir à la Salpêtrière. La dernière fois, il l'avait reçu dans son cabinet de consultations. Il n'en était pas de plus humble. Les meubles en étaient de ce bois noir si fort en usage dans les bureaux administratifs sous le règne de Napoléon III.

La lumière de cet après-midi d'automne n'arrivait pas à l'égayer et il était humide et triste, avec sa modeste armoire vitrée, sa table étroite, ses quelques sièges, et, accrochées aux murs, dans de pauvres baguettes, des photographies jaunies presque effacées et des gravures sans valeur montrant l'illustre praticien en train de faire une leçon.

Il était dans la dernière décade de sa vie, avec ces traits popularisés par les photographes et les artistes, une belle tête, régulière et lourde aux lèvres rasées de proconsul, ses longs cheveux plats, pareils à ceux des poètes romantiques, tombant sur le col de sa redingote aux revers de soie; et son chapeau haut de forme d'où sortaient des gants blancs était posé comme un vase noir et luisant, sur des papiers, des brochures et des manuscrits.

On pouvait lire le titre de quelques-uns: Sclérose en plaques - Le tabès dorsal spasmodique - Localisation cérébrale - Epilepsie. Aphasie - Hypnotisme - Grande hystérie...

Son regard autoritaire et magnétique dont il connaissait le pouvoir sondait les reins et les cœurs, comme dit la Bible, et le poète avait pris congé quand on était venu chercher le maître à l'heure de sa visite à travers les salles.

Cette ronde était réglée comme une cérémonie. Il passait, se détachant avec son beau masque de marbre et sa redingote noire au-devant d'une escorte d'internes, de médecins vêtus de longues blouses, d'infirmières en sarraux blancs timbrés d'une croix rouge pareille à l'insigne d'un ordre

religieux ou d'une chevalerie, et il avait ainsi l'air d'un grand chef que suit, à la distance exigée par le protocole, un état-major respectueux.

Lorsqu'il est à Paris, il ne manque jamais d'aller saluer Théodore de Banville qui habite à deux pas du boulevard Saint-Germain, rue de l'Eperon.

Il le trouve toujours douillet et frileux, en grosse veste de chambre, coiffé d'un bonnet de Scapin, l'air d'un comédien et d'un évêque. Il vit dans sa petite maison qui a un petit jardin, uniquement pour la poésie et, avant de se mettre à table, le poète, qui est un gastronome accompli, va gagner un peu d'appétit le long de la Seine voisine

Je vais voir quand il est midi,  
Les estampes du quai Voltaire,  
Fragonard qui ne peut se taire,  
Et Boucher toujours étourdi.  
Debucourt est fort applaudi,  
Boilly plaît aux célibataires;  
Je vais voir quand il est midi,  
Les estampes du quai Voltaire...

Ces vers familiers ne sont qu'un badinage mais on se demande pourquoi Banville, qui, est un des plus grands lyriques de son temps, n'occupe point la place à laquelle il a droit, au premier rang. Il vit là sans ambition et presque sans gloire.

Croire que l'on entend au loin l'archet d'Orphée,  
N'est-ce pas, le meilleur d'un monde où tout n'est rien?

On le connaît peu. Il est un grand poète qu'il faut chercher dans les Exilés, cet admirable livre, et non dans ces petits poèmes trop adroits et étincelants où s'est divertie sa fantaisie, les petites pièces spirituelles aux rimes si riches qu'elles ont l'air de calembours et de coq-à-l'âne. Hélas! on retient seulement de lui ces amusements et nul ne récite ses beaux vers:

J'ai vécu seul, penché sur le monde physique,  
Toujours étudiant le grand art, la musique,  
Dans le cri de la pourpre et dans le chant des fleurs  
Où dort la symphonie immense des couleurs;  
Dans les flots que la mer jette sur ses amphores,  
Dans le balancement des étoiles sonores,  
Dans l'orgue des grands bois éperdus sous le vent.  
J'ai mis tout mon orgueil à devenir savant;  
Pâle et muet, j'entends le murmure des roses,  
Mais de tous les trésors et de toutes les choses  
Qui laissent dans nos cœurs un regret meurtrier,  
Tu le sais bien, je n'ai voulu que toi, Laurier!

Le noir, l'amer feuillage ne ceindra jamais sa tête chauve et peut-être ne le jettera-t-on point sur sa tombe. La grande Muse sévère lui tient-elle rigueur de ses badinages? Aubanel songe à un poème des "Exilés dans lequel l'antique Hésiode dit à un jeune aède:

Ne fais pas un jouet de l'histoire des dieux.

On peut attendre quand l'œuvre est haute.

La postérité lui donnera la place qu'il mérite et Aubanel relit une lettre qu'il vient de lui écrire.

Paris, jeudi, 18 février 1885.,

Mon cher confrère, ces vers de feu que vous m'avez dédiés sont un merveilleux poème: que de fois, j'ai relu, avec orgueil et avec ravissement! Quelle fête de voir mon nom associé à de pareilles strophes éternelles Si je n'étais, un malade empêché de faire ce qu'il veut, je vous aurais remercié depuis bien longtemps! Et surtout félicité car la vivante, l'ensoleillée, la radieuse poésie de Li Fiho d'Avignoun m'a grisé de sang, de jeunesse, d'amour et de lumière. Avant d'avoir rien lu, d'avoir ouvert le livre, à un dîner de poètes, j'ai eu l'incalculable bonheur d'entendre Paul Arène dire Lou Capitani Grè et La Vénus d'Avignoun. Vous devinez comme il a dit ces deux poèmes, avec un sentiment profond et une amitié fraternelle. Il nous les faisait trouver beaux, ce qui est bien facile; mais en même temps nous sentions que, lui, il en aimait la chaude pensée, l'harmonie savante et il nous électrisait: ensuite, en lisant tout le volume, j'avais dans les oreilles la musique de votre délicieuse langue, si énergique et si douce: Quel bonheur d'écrire pour, des gens qui entendent, qui pensent, qui sont impressionnés comme vous, et pour qui vos belles images sont visibles. Hélas! nous n'avons pas ici cette joie, car la langue que parlent les poètes et celle que parlent les gens du monde sont différentes, à ce point qu'on ne s'entendra jamais. Votre chanson, à vous, est belle, heureuse, rayonnante comme la nature qui l'a inspirée; on y voit la splendeur du ciel, les belles filles robustes, et tous ces glorieux félibres que vous célébrez si bien, ayant l'enthousiasme plus que les aïeux. Cher et grand poète, l'exemplaire de Li Fiho d'Avignoun si gracieusement imprimé pour moi, ne s'ennuiera pas dans ma maison à ce que j'espère, car il y sera sans cesse ouvert, feuilleté, lu et relu avec la plus ardente sympathie. Mon seul regret est de ne pouvoir me réciter vos poèmes à haute voix, avec l'accent musical dont ils ont besoin pour être eux-mêmes; mais je mettrai quelquefois à contribution l'ami Arène, qui sait si bien dire: — Arrasso! arrasso!

Soyez mille fois applaudi et remercié, et croyez à la sincère affection de votre dévoué.

Théodore de BANVILLE.

Aubanel feuillette les Promenades d'un homme de lettres, un petit ouvrage que lui a envoyé Charles Monselet.

Le gentil esprit! Sans doute ne s'élève-t-il guère au-dessus de ces Almanachs du gourmand qu'il rédige seul et publie chaque année à la saison où les truffes montrent leur nez de chiens de chasse dans les boutiques des charcutiers, à côté des dindes et des boudins du réveillon, des galantines et des foies gras. Il a l'air d'un chanoine gastronome. C'est un bourgeois français épris de vrai bourgogne, de roses et de vieux livres. Il met Épicure au-dessus de Platon, mais le poète lui trouve un talent savoureux et charmant.

Il lit:

— J'étais à Avignon le 23 mai dernier. Je m'y étais arrêté en revenant de Nice, pour souhaiter le bonjour à une nichée de poètes, mes amis; car Avignon est, par excellence, la ville des papes, le carillon de ses rimes s'est ajouté au carillon de ses églises, ses félibres, ces dignes continuateurs des troubadours, remplissent l'univers de leurs chansons plus provençales que jamais. Mais voyez la fatalité! Mes amis s'étaient tous envolés vers Gap, où l'on fêtait la Sainte-Estelle. J'aurais compris plutôt l'Estelle de Florian. Enfin, ils étaient tous partis en chantant, bien entendu, laissant Avignon déserte et silencieuse, et il n'en restait plus un seul, ni Roumanille, ni Mistral, ni Félix Gras. Je me trompe: il restait, caché au centre d'un réseau de petites rues étroites, le doux, le timide, l'affectueux Théodore Aubanel, dont la vieille imprimerie s'abrite sous un écusson aux armes papales. J'étais certain de le trouver au logis; une convalescence qui avait duré assez longtemps, et qui durait encore, m'y garantissait sa présence. Aussi, quand je heurtai à son huis, me fut-il répondu par le pas et bientôt par la coiffe d'une servante. Je crus avoir pénétré chez le David Séchard de Balzac; tout y disait la légende d'une imprimerie de province, les affiches judiciaires collées aux murs, les livres d'éducation en nombre, les grammaires et les catéchismes, approuvés par Mgr l'archevêque, la civilité puérile et honnête en caractères macabres, la Bibliothèque bleue, l'Almanach du

département avec le tableau des foires et des marchés, la Géographie de l'abbé Gaultier, l'Histoire de France de Le Ragois, ornée d'un portrait et d'un distique pour chaque roi; et toute cette menue papeterie qui accompagne cette menue librairie: les cahiers rayés, les exercices, les corrigés, les transparents, les écritaires de liège, les sables de couleurs, les cornets de pains à cacheter, les paquets de plumes d'oie, les pelotons de ficelle et même les billes à jouer. Tout cela sentant le renfermé, l'usé, le moisi.

— Té. Monselet! fit une voix qui était celle de Théodore Aubanel.

Et, dans l'effusion qui suivit notre bonne accolade, il m'entraîna dans son cabinet de travail du premier étage. Figurez-vous un petit homme d'aspect guilleret, entièrement chauve, ayant quelque chose du profil de Socrate. Ce que fut notre entretien, on le devine; on parle du bavardage des femmes, mais qu'est-ce auprès de celui des poètes? Aubanel me communiqua ses derniers vers; son bagage, pour peu considérable qu'il soit, est connu de tous les amateurs il se compose de trois ou quatre volumes: La Mióugrano entre-duberto (la Grenade entr'ouverte), les Filles d'Avignon, Le Livre de l'amour, etc., etc.

Théophile Gautier, dans son Étude sur la Poésie depuis 1830, qui sera un répertoire éternellement consulté, a consacré un paragraphe à la Renaissance provençale, et, dans ce paragraphe, une phrase à l'adresse de Théodore Aubanel. Voici ce qu'il en dit: — Auprès de Mistral, il est juste de placer l'auteur de la Grenade entr'ouverte; ses vers ont la fraîcheur vermeille des rubis que laissé voir en se séparant la blonde écorce de ce fruit éminemment méridional.

En dehors de ces volumes réimprimés plusieurs fois, mentionnons aussi quelques pièces de petite dimension qui ont été converties en plaquettes. Au nombre de celles-ci, mes regards s'attachèrent à une fantaisie ayant pour titre: Euno Veniciano et commençant ainsi

Dempièi lou vèspre que l'ai visto,  
Moun cor brulo e moun amo es tristo  
O Leounard! O Jan Bellin!  
L'enfant es de vosto famiho...

Ces vers tranchent tellement, par le choix du paysage et par le mouvement, sur la manière générale des félibres, qu'après les avoir lus plusieurs fois, je ne pus résister au désir de mander à Aubanel la permission d'essayer de les traduire en français.

— Ai-je dit que cette scène avait pour cadre une belle journée de dimanche, un ciel bleu, un horizon de vaporeuses collines commandées par le superbe mont Ventoux? Ce que voyant, et la douceur de la température permettant la promenade à deux convalescents comme nous, nous sortîmes et nous traversâmes la place Crillon à l'heure où la population y afflue. La place Crillon est une des places les plus gaies de province avec ses cafés populeux, son théâtre et son beffroi, où, depuis des siècles, Jacquemart offre un bouquet fané à sa femme, délicieux bijou architectural qui appelle le grand jour et le grand air, et que la municipalité a trouvé ingénieux d'enfermer dans quatre murs. Après avoir dépassé la place Crillon, nous descendîmes par le pont coupé, ce célèbre pont tout retentissant de la ronde encore enfantine: — Les beaux messieurs font comme ça... Les belles dames font, comme ça... Et nous nous trouvâmes dans l'île de la Barthelasse.

De tous les paysages que baigne le Rhône aux flots plus fougueux que caressants, l'île de la Barthelasse est celui qui m'attire le mieux. De sa rive enclose de grands roseaux toujours frissonnants, et qui sert d'escale aux bateaux à vapeur, on embrasse la ville d'Avignon dans toute sa splendeur depuis son rocher fleuri des Doms, son château formidable aux belles teintes dorées, jusqu'à sa ceinture de remparts plus coquets qu'imposants, et dont les portes apparaissent de distance en distance comme des

nœuds de pierre, L'île de la Barthelasse, qui a le sans-façon d'Asnières, est consacrée toute l'année à des fêtes populaires; c'est là qu'ont lieu dans des cirques en planches ces corridas naïves où des paysans combattent contre des vaches aux cornes emmitouflées de linge; c'est là aussi que félibres et cigaliers vont fraterniser dans des bosquets hantés concurremment par des rossignols provençaux.

Les heures vont vite en causant amicalement. Tout en marchant à pas lents, j'avais donné à Théodore Aubanel des nouvelles de tous mes amis de Paris. Le moment vint où nous dûmes reprendre le chemin d'Avignon nous passâmes encore une heure environ à nous reconduire réciproquement. Sur le point de nous séparer, devant l'hôtel d'Europe, je crus lui causer une agréable surprise en lui apprenant que l'Odéon se disposait à représenter cet hiver un drame de lui, Aubanel, traduit du provençal par Paul Arène:

- Lou Pan dóu Pecat! s'écria-t-il.
- Non; le Pain du Péché, répondis-je en riant.
- C'est juste, fit Aubanel.

Et il ajouta:

— Les Parisiens seront peut-être déconcertés par la sauvagerie de cet ouvrage, qui fut joué pour la première fois à Montpellier... mais je compte sur les belles tirades que Paul Arène y a semées. Rentré dans ma chambre, je me souvins des vers A une Vénitienne et j'employai une partie de la nuit à les traduire tant bien que mal. Que les félibres me pardonnent mon audace et excusent mes fautes!

### UNE VÉNITIENNE.

Depuis qu'un soir je l'ai suivie,  
Il semble qu'elle ait pris ma vie.  
O Léonard! O Jean Bellin!  
L'enfant est de votre famille  
Vous l'avez peinte, cette fille,  
Avec ses regards de félin.

Ses traits empreints d'un charme étrange  
Tenaient du démon et de l'ange.  
Mais c'étaient surtout ses grands yeux  
Dont le fond luisait comme l'onde.  
Elle était blanche et pâle, et blonde  
Comme on sait l'être aux pays bleus;

Blonde comme un feu de topaze,  
Le nimbe d'un saint en extase,  
Ou comme la vive rougeur  
Du soleil, lorsqu'il se dérobe  
En secouant l'or de sa robe,  
Devant Saint-Georges-le-Majeur.

Ainsi que la vague marine,  
Hardiment bombait sa poitrine,  
Avec des sauts multipliés.  
L'œil caressait ses belles hanches;  
Vous auriez baisé ses mains blanches,  
Vous auriez embrassé ses pieds.

Et j'allais, dans ma rêverie,  
Tout le long de la Mercerie,  
Comme par un songe enlevé.  
Dans la foule elle passait fière,

Laissant un rayon de lumière,  
Touchant à peine le pavé.

J'étais en proie à la Mascotte  
Dans sa capricieuse trotte  
Allant de recoin en recoin,  
Savant dans l'art de séduire,  
Elle était femme à me conduire  
En enfer, et même plus loin.

Car elle était de cette race  
De beautés à triple cuirasse,  
Qui tiennent l'esprit en souci  
De savoir le fond de leur âme.  
Énigmes de neige et de flamme;  
La Mona Lisa, la Cenci.

C'était l'heure où, fermant leurs ailes,  
Se reposent les tourterelles  
Au fond des palais endormis,  
Dans chaque rue étroite et torte  
Tout un peuple empressé se porte  
Moines, soldats, groupes d'amis.

C'est un carnaval de Venise;  
Des gens en manches de chemises  
Croisent de galants mantelets;  
Les pêcheurs vont criant leur pêche:  
On entend les vendeurs d'eau fraîche  
Faisant tinter leurs gobelets.

Et c'est dans toutes les ruelles  
Des musiques perpétuelles.  
Concert toujours recommençant:  
O guitares, ô mandoline!  
La fenêtre s'ouvre... On devine,  
Une amoureuse apparaissant.

Mais peu importe le tapage!  
Dans la cohue où je m'engage.  
Je ne vois que la belle enfant.  
Des fois on la croirait perdue;  
Ou bien, elle était confondue  
Dans le flot du peuple étouffant.

Ainsi jusqu'au pont du Rialte  
Nous marchâmes; elle fit halte;  
J'allais la rejoindre, mais quoi?  
La fadette hèle une gondole,  
Et seulette comme une folle,  
Saute dedans me laissant coi.

Puis, le bruit des rames agiles...  
L'ombre croît; aux pointes des îles  
Déjà s'allume maint fanal,  
Les palais et les campaniles  
En reflets muets et tranquilles  
Se mirent dans le Grand Canal.

Ainsi qu'une noire hirondelle,  
La barque fuit à tire d'aile.  
— Où va l'enfant? ô soir amer!  
Tandis qu'en la gondole brune  
Sa robe comme un jet de lune,  
Blanche, resplendit sur la mer.

Un félibre à Venise! C'est déjà passablement curieux, comme cela. Mais combien est encore plus curieux ce titre: Un félibre qui suit les femmes!

Comme un homme de lettres vivant dans la capitale qu'il traverse de loin en loin, il a beaucoup d'autres relations amicales. Il est lié avec Coquelin aîné, Joséphin Soulayr, Benjamin Constant, Félix Ziem, Victor Margueritte, Trébutien, Gabriel Vicaire, Albert Mérat... Les petits Parnassiens édités par Alphonse Lemerre lui envoient leurs livres et il en connaît plusieurs. Ils lui sont sympathiques. Ils mettent la poésie au-dessus de tout et ils ont un petit bien, une modeste bicoque à côté des grands domaines et des châteaux poétiques. Ils ne manquent pas de savoir-faire, mais il leur faut un sujet. Ce sont des anecdotiers comme les peintres sans hardiesse qui exposent aux salons officiels et qui donnent des titres à leurs toiles: *Matin de Toussaint au Père-Lachaise*, *Retour de barques*, *Les Foins*, *L'Eglise rustique* ou *le Départ des conscrits*. Leurs poèmes à eux s'appellent: *Le Vieux Moulin*, *les Genêts fleuris*, *la Grand'Mère*, *les Meules*, *le Chêne* ou *la Fermière*. Ils ne sortent pas du tableau de genre. A côté des princes, des cardinaux, des grands chefs d'orchestre, des ministres de la littérature, ils font songer à un instituteur, à un curé de village, à un ménétrier, à un médecin de campagne, à l'agent -voyer cantonal ou au braconnier, mais il y a parfois dans leur recueil une réussite, une petite pièce grave, attendrie et sensible qui mérite d'être sauvée dans une anthologie, un vrai parfum de terre après un orage d'été, un murmure d'abeilles, la perle d'un soir d'automne, une image pudique, une mélancolie voilée, un frisson d'étoile et un air honnête.

Il songe parfois que, lorsqu'il était enfant, il eût pu voir Corot lorsqu'il vint à Avignon, à l'époque où il peignit les cyprès et la Chartreuse de Villeneuve, mais il n'avait pas huit ans et Corot en avait à peine quarante.

Il ne sait rien de ce voyage que fit dans le Midi le grand artiste, le saint de la peinture. Personne ne le connaissait encore. Il vivait dans sa famille, et, si son père, un honnête commerçant de la rue du Bac, lui permettait de fumer la pipe, il ne l'autorisait pas à garder la barbe qu'il avait laissé pousser en Italie. Ce n'était pas un peintre en renom comme ces messieurs de l'Institut qui exposaient des Horaces et des Curiaces, Tarquin le Superbe, Cornélie, mère des Gracques, Néron au cirque, Socrate buvant la ciguë, des Sabines enlevées, de sages paysages et d'honnêtes portraits.

Il y avait six ou sept ans qu'il avait peint le Colisée et la Pont de Marni, mais on était en 1836, en plein romantisme et le grand homme de la nouvelle école était Eugène Devéria, un Avignonnais, qui, seul à cette époque de joues et de mentons glabres, portait une barbe en pointe, des gilets de velours noir en forme de pourpoint, et qui s'enfermait dans son atelier avec de beaux modèles, peignant, en mangeant des pots de confiture, d'immenses toiles pleines de seigneurs, de dogaresse et de courtisanes médicéennes. Corot n'était ni romantique, ni jeune France, ni mâchicoulis — comme, on disait — pour un sou. On ne l'avait pas vu à la tumultueuse représentation d'Hernani, il ne posait point à l'artiste pâle, fatal et foudroyé. Il digérait fort bien le substantiel et repas bourgeois



pris entre son père et sa mère. C'était un petit bonhomme fait un peu comme un colporteur et un paysan, portant allègrement son barda de peintre, le sac où étaient ses couleurs et ses pinceaux, un quignon fourré de jambon et une bouteille.

Quand il vint à Avignon, il dut prendre ses repas et son repos dans une de ces hôtelleries où fréquentaient les jardiniers de Château-renard; il se régala, ayant toujours bon appétit, d'aubergines et de tomates frites dans l'huile d'olive, de bœuf en daube, d'omelettes un peu trop cuites, de melons, de figues, de raisins qu'il arrosait, aimant le bon vin, de Tavel et de Châteauneuf-du-Pape. Puis le café avalé et la goutte sifflée, vite une pipette qui lui tenait compagnie sur le pont où l'on a tant dansé, s'il faut en croire la chanson, et en route pour la garrigue qui devait lui rappeler la campagne de Rome.

Stéphane Mallarmé qu'il ne saurait oublier lui écrit souvent. Leur amitié date de loin. — Je ne sais, dit-il, dans une lettre du 22 novembre 1867, si je t'ai parlé de Mallarmé, un ami de Des Essarts? Cet excellent garçon est au comble de ses vœux il a été nommé professeur d'anglais au lycée d'Avignon, de façon que nous nous voyons tous les jours. Je te ferai faire sa connaissance: c'est un esprit distingué, quelque peu bizarre, et c'est un cœur d'or...

Mallarmé, le Sphinx obscur, comme l'appelait à cette époque son ami Lefébure, était logé place Portail-Matheron. Après quelques beaux poèmes parnassiens dont le cristal ne sonnait pas comme celui des poètes de l'école, il venait d'entrer dans cette obscurité qui, selon ses dévots et les initiés, n'est sombre que pour le commun et les sots.

Il avait repris Hérodiade et c'est dans cette maison du Portail-Matheron qu'il par faisait à loisir son œuvre étrange:

Je meurs; j'aime l'horreur d'être vierge et je veux  
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux,  
Pour savoir le soir, retirée en ma couche, reptile  
Inviolé, sentir sur ma chair inutile  
Le froid scintillement de ta pâle clarté,  
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle...

Aubanel, qui était un grand lyrique, trouvait que son ami se fourvoyait dans des abstractions et des bizarreries inouïes, déconcerté par les vers condensés et secrets, les images neuves, les mystérieuses analogies de cet alchimiste à la recherche des plus rares élixirs.

Les deux hommes se tutoyaient, Mme Aubanel étant très liée avec Mme Stéphane Mallarmé, et les ménages se visitaient souvent. Ils sortaient ensemble le dimanche et lorsque le poète d'Hérodiade recevait quelques amis de Paris, il les conduisait place Saint-Pierre où l'on mettait volontiers les petits plats dans les grands et où Jeanneton débouchait à la cuisine les meilleurs bouteilles de Gigondas et de Châteauneuf. Tout le Parnasse contemporain connaissait la belle salle à manger de la maison.

Quelques jours après la déclaration de guerre, le 8 août 1870, Aubanel écrivait à un ami:

— Il y a ici, chez Mallarmé Villiers de l'Isle-Adam et Catulle Mendès avec sa femme (1), Judith, la fille de Théophile Gautier.

(1). Judith Gautier, qui venait d'épouser Catulle Mendès, était alors dans toute sa beauté, et le lecteur m'excusera de reproduire ici une page que j'écrivis trente ans après la lettre d'Aubanel: ayant publié un article sur l'auteur d'Émaux et Camées, je reçus un mot de sa fille, qui m'invitait à venir la voir. C'était en hiver et elle habitait au dernier étage d'une maison rue Washington. Une servante me pria d'attendre au salon et pendant que j'attendais Mme Judith Gautier je songeais à l'admirable jeune fille qu'elle avait été dans la maisonnette de son père, à Neuilly. Je la voyais telle que Banville l'avait montrée dans ses Camées parisiens: — avec les nobles lignes de son visage primitif auquel nos yeux rêvent, les bandelettes sacrées, l'air d'une guerrière de Thyatire...

Elle avait vu chez son père tous les poètes romantiques; elle avait dormi dans l'oratoire fleuri de roses blanches de Richard Wagner...

Une portière se souleva. Mme Judith Gautier était devant moi. Je m'inclinai.

C'était une grosse dame en peignoir crème et il me sembla voir le masque lourd, sans barbe, de Gautier. Elle me montra le lit du poète, un lit de chêne à colonnes torsées. Deux petits chats jouaient comme des gnomes sur l'édredon, une bûche pelucheuse achevait de se consumer dans la cheminée. Sur un guéridon, une guipure, un ouvrage abandonné, un dé. Judith Gautier savait donc coudre, comme une femme?

Elle m'offrit un siège, mais d'une voix lointaine, trop sourde et comme perdue elle ne m'entretint que de son beau-frère, Émile Bergerat, qu'elle ne paraissait point, ce jour-là, apprécier énormément. J'étais déçu à pleurer. Je songeais à d'antiques histoires de la mythologie, à ces sveltes nymphes que les dieux irrités enfermaient sous l'écorce des grands arbres, et il me semblait que cette grosse dame servait de prison à la belle jeune fille de Neuilly.

J'eus beau faire, et je connaissais à cette époque la vie de Gautier, aussi bien qu'elle, je n'arrivais pas à délivrer la blanche captive Sphinge tranquille et divine, la guerrière de Thyatire, comme l'appelait Théodore de Banville.

J'étais venu avec toutes mes illusions, avec des images qui dataient de trop longtemps, vers cette tour de porcelaine où je savais que Judith recevait l'ambassadeur de la Chine envers lequel elle pouvait observer toutes les règles en usage parmi les lettrés du Céleste Empire.

Trop tard! Je n'avais devant moi qu'une vieille dame qui ne se donnait pas la peine de briller et qui disait chose, machin, quand le mot juste lui échappait.

J'eus pourtant une petite émotion à la fin de ma visite. La cendre du soir emplissait par degrés le salon et aucune lampe n'était encore allumée.

Quelqu'un sonna au moment où elle me disait. — Mon père... Invinciblement, je tournai la tête du côté de la porte, et il me sembla que Gautier allait entrer en compagnie d'Alexandre Dumas ou de Baudelaire, revenant du Moniteur avec son gros paletot de ratine et ses cheveux sur les épaules...

Ce sont tous les trois des Parnassiens et des impassibles. Leurs thèses ne sont pas toutes amusantes, et leur poésie est diablement dans les nuages; mais Judith est une femme admirable, jeune, grande, brune, pâle, avec l'embonpoint et la nonchalance d'une femme d'Orient. Il faudrait voir cette femme-là couchée sur une peau de tigre et fumant le narghilé!

Le poète fut ébloui par Judith Gautier et certainement troublé par Villiers de l'Isle-Adam qui était un personnage singulier et un grand écrivain. L'homme était étrange. Vieux bohème impénitent, il était allé se chercher des ancêtres parmi les Templiers des Commanderies de Malte dont il avait toujours une croix dans sa poche, et Catulle Mendès dut conter à Aubanel que, debout à la portière du wagon, en habit noir parce qu'il n'avait probablement pas d'autre costume, Villiers agrafait cette plaque d'ordre à son frac, dans le train qui les emmenait à Tribschen où ils allaient voir Richard Wagner. Il vivait seulement avec ses chimères, et sans un sou vaillant il était toujours prétendant à quelque trône, fait, selon le mot du vieux Shakespeare, de la même étoffe que ses songes.

Paul Arène faisait de longs séjours place Saint-Pierre. Il y écrivit plusieurs de ses contes parfumés et travailla à une traduction du Pan d'ou Pécot. La pièce devait être montée à Paris, mais cela n'allait pas tout seul entre le traducteur et l'auteur qui disait, certains jours:

— C'est bien, c'est bien, mais ce bougre d'Arène escamote souvent mes plus jolis vers et coupe mes effets.

Cela n'allait jamais tout seul ni tout à fait bien lorsque Alphonse Daudet arrivait et l'auteur de Tartarin et celui de Jean des Figues se chamaillaient sans cesse.

Leur ami ne parvenait pas toujours à les calmer; Mme Aubanel non plus.

Lorsqu'ils partaient en voiture du côté du Ventoux, elle glissait un petit cornet d'olives dans la poche de Paul Arène:

— Lorsque-vous aurez envie de vous mettre en colère, lui disait elle, vous en mangerez une...

— D'ôli! d'ôli! de l'huile! de l'huile! conseillait Mistral avec bonhomie, et Mme Aubanel croyait comme lui, en bonne Provençale, à la vertu des fruits palladiens, mais ils n'avaient pas grand

pouvoir sur ce cœur irrité, et Paul semblait toujours en vouloir cracher les noyaux dans la belle barbe sarrasine d'Alphonse!...

On dit, en ville, que lorsqu'on voit Aubanel, on voit son ombre, et l'on appelle ainsi M. Pierre Sautel, un fabricant de draps et de soieries, cousin du peintre Grivolos, autre grand ami du poète qui lui dédia ce sonnet:

Au pintre Pèire Grivolos.

Dins lou tems de Fidias, segur, s'éres nascu,  
Sariés esta de-longo ébri de bèuta puro,  
Car soul l'amour dóu bèu es la flamo qu'empuro  
L'art que de, fes se nèblo e n-éi jamai vincu.

Mai, bourgeois abesti, marchand à det croucu  
Grouant à toun entour, te fan la vido duro;  
Per i'escapa t'envas vers la siavo Naturo  
Oubliques tout em'elo, enjusquo lis escut:

Libro e countènt, trevant li bos e li mountagno,  
Landes, lou front dins l'aubo e li pèd dins l'eigagno,  
Un rire de chatouno, un raïoun de soulèu.

T'enaïron sai pas mounte e dins ti fres tablèu  
Metes tant veramen l'aflat de ta bello amo,  
Ami, que quau li vèi, sèns te counèisse, t'amo (1).

Grivolos ne souffre pas énormément de vieillir sans gloire. C'est un artiste modeste

(1). Au peintre Pierre Grivolos.

*Au temps de Phidias, certes, si tu étais né, Tu aurais été sans doute épris de beauté pure, car seul l'amour du beau est la flamme où s'avive l'art qui se voile parfois et ne s'éteint jamais.*

*Mais bourgeois abêtis, marchands aux doigts crochus, grouillant autour de toi, te font une vie dure; pour les fuir, tu t'en vas vers la calme nature, et tu oublies tout avec elle, jusqu'aux écus.*

*Libre et content, hantant les bois et les montagnes, tu vas le front dans l'aube et les pieds dans la rosée. Un rire de jeune fille, un rayon de soleil.*

*T'emportant je ne sais où, et dans tes frais tableaux, tu mets si sincèrement le reflet de ta belle âme, que celui qui les voit, sans te connaître, t'aime.*

et sincère, timide, un peu rugueux, comme beaucoup de peintres. Il aime partir son barda à l'épaule, pour la campagne, et il est pareil aux paysagistes, aux petits forestiers de Fontainebleau, de Barbizon ou de Marlotte, demeurant assis devant leur chevalet, sur un bout de rocher ou sur un siège pliant, de l'aube au crépuscule, à la lisière d'un bois, à un carrefour de routes sylvestres, attentifs à surprendre et à noter sur leur toile les nuances du jour, solitaires comme des bûcherons, muets comme des pêcheurs à la ligne. Le peintre avignonnais est bon compagnon, il est l'ami des félibres de Font-Ségugne et de tous les poètes qu'on voit chez Aubanel à qui Stéphane Mallarmé écrit: — Pressez bien fort les mains du seigneur Grivolos. Il est de toutes les bonnes parties et il a des souvenirs, ayant vécu à Paris où il retourne de loin en loin. A son premier voyage, il se présenta chez M. Ingres.

On était en 1843 et il avait vingt ans.

Il parle souvent de cette visite et il y songera jusqu'à son dernier jour.

Petit bonhomme qui n'avait jamais suivi que les cours de dessin de sa ville natale, il sonna, le cœur battant, à la porte de l'atelier où le plus rigoureux, le plus pur de tous les artistes le reçut, le crayon aux doigts ou la palette au poing.

Le maître n'était guère familier. Il avait alors dépassé la soixantaine et, avec sa redingote sévère, son pantalon gris, son embonpoint, sa haute cravate et la moue de sa lèvre amère, il avait plutôt l'air d'un ministre de Louis-Philippe que d'un peintre.

Le jeune homme éperdu ouvrit son portefeuille, montra des croquis à ce grand Olympien de l'art. Les mains de M. Ingres tenaient les papiers. Les mains de M. Ingres! Il les voyait encore, sortant de leurs manchettes potelées et robustes, grasses et fines ces mains qui avaient peint ou qui devaient peindre l'Apothéose d'Homère, le Vœu de Louis XIII, les Femmes au bain, les portraits de Mme de Senonnes et de Mme Rivière!

Silencieux, intéressé par ce qu'il voyait, il finit par dire:

— Bien, jeune homme... C'est mordu sur nature... Travaillez... je suis content de vous.

Il lui avait donné quelques conseils.

Grivolos avait eu la permission de revenir et il avait profité des leçons magistrales de celui qui, disait-il, lui avait enseigné le mouvement. Probablement, fut-il moins ébloui par Eugène Delacroix que détestait M. Ingres et qu'il vit à la même époque.

Il ne fit sans doute que l'entrevoir. L'immense peintre était distant, maladif, toujours fiévreux. Un prince romantique, une allure de grand seigneur qui ne croit ni aux académies ni à Rome, toujours ivre de couleurs et de songes, un de ces voleurs de feu divin qui ne daignent pas s'attarder aux adorables et faciles figulages du métier et du talent honnête parce qu'ils sont emportés par leur génie; le frère de Shakespeare à qui M. Ingres refusa un de tendre cette main qui calligraphiait si parfaitement, en bougonnant Le dessin, monsieur, c'est la probité de l'art!

Pierre Grivolos n'apprit sans doute rien d'Eugène Delacroix, et il plissa les grosses jupes de ses Comtadines selon les canons de M. Ingres. Célibataire, il habite place de l'Horloge, au-dessus du Café de Paris, où on le voit souvent boire un verre de bière avec ses amis, et quand il est invité à dîner avec les Aubanel, la femme du poète recoud plus d'une fois un bouton à son habit...

Fidèle dans ses amitiés, Aubanel se brouille pourtant avec Roumanille, libraire comme lui en Avignon et l'un des sept félibres de Font-Ségugne. A propos de cette rupture, nous citerons quelques passages du livre où Nicolas Welter a mis les choses au point avec beaucoup de modération (1).

Roumanille jugeait la poésie d'un point de vue très étroit: à mes yeux, — c'est son propre aveu, — l'art n'est rien ou que très peu de chose, s'il ne tend pas à ridiculiser les défauts et les préjugés, à flageller le mal, à louer le bien, augmenter l'amour de Dieu, de la vertu et du travail.

Roumanille était à mille lieues d'assigner à la poésie comme unique objet la peinture du beau, et il n'eut pas l'idée de faire, dans sa poétique, même une modeste petite place à la passion.

(1). Nicolas Welter: Théodore Aubanel, un chantre provençal de la beauté. (Aubanel frères, éditeurs.)

Il se mit à examiner, à travers les lunettes, de l'homme de bien, les premières poésies d'Aubanel et s'en moqua en les qualifiant de vers d'artistes...

Si le premier volume lui parut trop leste par endroits, les poésies publiées dans la suite étaient faites pour lui inspirer une profonde horreur...

Ce n'était pas seulement comme poètes que ces deux hommes différaient; dans la conception qu'ils se faisaient de leurs devoirs de catholiques, ils suivaient également des directions différentes.

Roumanille était le croyant rigide qui ne voulait rien avoir de commun avec ceux qui ne partageaient pas ses opinions, et cela fait honneur à sa vie qui n'a jamais démenti ses principes.

Aubanel, au contraire, grâce à sa tolérance, entretenait des relations avec chacun sans compromettre le moins du monde ses convictions religieuses.

Pour comprendre le dépit qu'exhale le poète des Margarideto dans les lettres à Duret, en parlant d'Aubanel, on peut invoquer les raisons suivantes: C'est à Roumanille que revient incontestablement la gloire d'avoir le premier fait revivre la littérature provençale et travaillé à son relèvement. A ses côtés parurent Mistral, Aubanel et les autres félibres de la première heure. Selon lui la poésie nouvelle devait

s'exercer à un art purement local. C'est pour les Provençaux exclusivement qu'on écrit et composer des vers en langue provençale, dans le but de raviver et de fortifier les nobles sentiments du peuple et faire rire les gens pour les dispenser de pleurer. Ce programme répondait de tous points aux exigences de sa pieuse esthétique et sa nature se confinait sans difficulté dans ces limites étroites. Il remplit ce programme avec assez de bonheur et compte, aujourd'hui encore, parmi les écrivains les plus éminents, du félibrige. Mais ce qui convient à l'un ne convient pas à tous; le champ où s'exerçait librement son talent parut à d'autres trop étroit et arbitrairement délimité. Mistral et Aubanel n'étaient pas disposés à s'en tenir aux limites assignées par leur aîné. La camisole de force que Roumanille voulait jeter sur leurs épaules était gênante pour leur jeune vigueur. Ils l'enlevèrent gaîment, étendirent leurs bras dégagés de liens et s'engagèrent dans des voies nouvelles. Ils voulaient créer des œuvres qui puissent figurer avec honneur dans la littérature universelle. En agissant ainsi, Aubanel obéissait à l'unique loi de la beauté; Roumanille appelait cela faire des vers d'artistes.

La gloire des jeunes amis fit pâlir bientôt celle du poète des Margarideto. Il avait su reconnaître avec plaisir la supériorité de Mistral et s'attribuait l'honneur d'avoir découvert l'étoile de Maillane. Mais, après l'apparition de la Miougrano, il se vit relégué au troisième plan: il en fut affligé. L'influence qu'il avait exercée d'abord en sa qualité de Nestor des poètes s'évanouit il en fut blessé. A l'étranger, on considérait les Dioscures Mistral et Aubanel comme la double cime de la France méridionale: il en fut navré. De là, cette raillerie déguisée, ce dépit secret qui s'échappe si on veut de sa plume...

Ce fut Aubanel qui renonça à l'amitié de Roumanille; il se considérait donc comme l'offensé. On ne peut affirmer quelles furent les raisons dernières qui provoquèrent la rupture complète de leurs rapports.

A en juger par des informations qui ont été fournies sur ma demande par des personnes compétentes, il semblerait encore qu'un différend commercial soit intervenu ici; Roumanille était également libraire. Quoi qu'il en soit, Roumanille feint, au sujet de cette affaire, une ignorance complète. Le 29, janvier 1869, il écrit à Marie Jenna: — Les rapports ont pris une tournure tellement fâcheuse — sans que je sache au juste pourquoi — qu'Aubanel depuis un mois ne me salue ni ne me visite.

Aubanel, de son côté, se sentait profondément blessé et se plaignait de sa douleur auprès de Mignon.

Nous lisons le 4 février 1869.

— J'ai eu récemment un des plus sérieux chagrins dont je me souviens. Un ami de toute ma vie m'a abandonné de la façon la plus triste et la plus affligeante, un ami avec lequel j'avais été comme un frère. Dans le premier moment de l'indignation et de la douleur, j'ai écrit un sonnet de colère, moi qui, jusqu'à présent, n'avais guère écrit que des sonnets d'amour...

## L'ARAIGNÉE.

A un traître.

Puisque tu l'as voulu, méchant! puisque tu as brisé notre vieille amitié si douce, tendre et forte; Puisque tu as, contre moi, suivi les voies tortueuses, comme à un chien galeux, à une bête puante, je te ferme ma porte et je mets les verrous. Va-t'en, traître, va-t'en! notre amitié est morte: tu l'as tuée!... Un matin d'avril que j'errais à travers champs, je vis une branche, une jolie branche d'aubépine rose, au milieu d'un vert buisson, je découvre, cheminant sous les feuilles, une araignée. Tout d'un coup le ciel bleu est obscurci.

Par un grand nuage noir; le temps est orageux, voilà qu'il tonne. Les fleurs se sont effeuillées et il ne reste plus que l'araignée, déroulant, hideuse, son fil.

Aubanel a d'autres amis, infiniment pittoresques. D'abord William Bonaparte Wyse, un noble Irlandais qui, passant par Avignon l'année où Mireille paraissait chez Roumanille, entra dans la petite librairie de la rue Saint-Agricol, acheta le livre et, soudain envoûté, ressortit de la boutique en jurant d'apprendre la langue provençale et de devenir lui aussi un félibre.

Quelques après, il était capable d'écrire un poème à la Cabeladuro d'or, cette blonde chevelure qu'on avait découverte dans une tombe de l'église des Baux et qu'il avait vue chez Mouton, l'aubergiste, où elle était exposée en 1874.

Luisante, tout là-bas, dans la ville des Baux, (écoutez, ô félibres!) comme un poème d'or dans un pauvre livre, comme un divin élixir dans un flacon ébréché, bouffe, en secret, une étrange natte, une précieuse relique dorée, une joie sempiternelle, la plus belle des choses!

Oh! quelle chevelure! ondoyante, resplendissante, ruisseau limpide, flamme rousse, Sa beaté de jadis, comme une lame nue fait bond le cœur et tressaillir l'âme. Doux, soyeux à la main comme une rose, c'est un flot de plaisir; c'est de rayons, solaires une précieuse gerbe.

Allons, allons, mes beaux rêves! Au temps des troubadours quand les tresses tombaient, abondantes, en boucles luisantes autour d'un cou de neige, d'une gorge de miel; croulant en cascades sur de nobles hanches les fiers lions des Baux se changeaient en agneaux au gré d'une main blanche.

Car tu étais certes, O toison qu'on arrache à la tombe noire, la chevelure d'une riche ou d'une très belle princesse qui enchantait son pays... qui sait? Tu avais! l'honneur peut-être d'auréoler le visage resplendissant (rayonnant dans l'ombre) de Die la passionnée ou de Douce la gente.

Le poète a fait le voyage pour voir cette merveille, et, demeuré seul dans la pièce où l'hôte des Baux la gardait, il n'a certainement pas résisté à la tentation; il a plongé sa main dans la chevelure toujours vivante et miraculeusement sauvée de la belle morte.

Longtemps, il a rêvé devant la cabeladuro les boucles fauves que n'avait pu ternir la nuit glacée des tombes, aussi blondes qu'aux jours du XIV<sup>e</sup> siècle où la jeune femme. — Stéphanette, Bertrande, Bérange ou Alice des Baux — dont elles encadraient le beau visage songeait à sa fenêtre, au fond d'un soir aromatique et féodal, d'un crépuscule de chevalerie et de légende.

Les noirs cheveux de Zani étaient moins doux à caresser que cette toison d'or!... (1)

(1). Aubanel a dédié un poème à William-Bonaparte Wyse, de Waterford (Irlande):

— Ami, la poésie est comme le soleil: elle resplendit sur le monde et l'échauffe, et le fait vivre; dans tous les pays tous les pays tous peuvent boire, ce soleil des jeunes et des forts et des beaux.

Heureux qui sait y courir, heureux qui sait le voir! Il ne resplendit pas toujours, il a aussi son déclin. Cette pluie d'or, quand elle tombe d'en haut, comme à un vin de dieu il faut tendre son verre.

Le comte de Semenov, un autre ami d'Aubanel, avait mis dans son existence une fantaisie assez cocasse.

Il vivait avec son père et sa femme, dans une aimable anarchie.

La comtesse de Semenov était une très belle Russe indolente et douce, coiffée de nattes dorées roulées autour de sa tête. Blonde comme on l'est au nord, elle avait le charme d'une créole (1), et le poète des Filles d'Avignon l'imaginait par une de ces nuits de Saint-Pétersbourg qui semblaient toujours dans la semaine de Noël. A travers les flocons de neige, les lustres du Palais d'hiver étaient éclairés. Elle descendait d'une berline vernie comme un soulier de bal, devant des chambellans et de gros généraux; au perron, des cosaques du Don présentaient les sabres; dans la tiédeur de l'antichambre, des laquais la débarrassaient de son manteau de zibelines, et elle allait, dans son étincelante robe de soirée, avec ses épaules nues et ses bras gantés de blanc jusqu'au-dessus du coude.

(1). Pierre Grivolos a fait d'après elle un beau portrait qui est la propriété de M. Édouard-Théodore Aubanel.

Mystérieuse et dolente, Aubanel imaginait encore que sa mère, une femme de la société, l'avait emmenée goûter de gâteaux, de citrons et de thé chez Anna Karénine, dans un salon vieillot et chauffé.

Il aimait sa voix plaintive et lasse qui brisait contre ses dents les consonnes vibrantes. En réalité, elle avait une vie d'esclave, passant ses journées à rouler des cigarettes pour son mari qui la traitait sans égards ni bonté, devant tout le monde.

— Tu es un cochon! une grosse brute criait alors le poète à son ami qui ne se troublait pas, faisait apporter une boîte de cigares avant la fin du repas, en allumait un, en offrait à Mistral lorsqu'il était là, à Aubanel, et, avec un sans-gêne de grand seigneur insolent, refermait la boîte, même quand il y avait d'autres invités.

Les médecins lui ayant interdit le tabac, il obligeait sa femme à fumer pour sentir encore l'odeur des cigarettes et des cigares.

Nicolas de Semenov était cependant un vrai lettré.

— C'est un seigneur russe, écrit Aubanel, le plus gentilhomme, le plus français, le plus raffiné, le plus enthousiaste que je connaisse. Il admire par-dessus tout Alfred de Musset, qu'il cite à tout propos. Et nul ne me semble la plus complète personnification d'Alfred de Musset, jeune, intelligent et fou... Semenov est un écrivain français exquis, il a écrit des romans dont le dernier lui a valu un duel avec un prince de Palerme qui a cru se reconnaître dans un de ses héros.

Le prince palermitain a reçu deux coups de sabre dans le dos et mon Semenov un coup de sabre sur la tête... Il vient d'acheter une terre et une partie des admirables chênes verts qu'il adore (1) et cet hiver on va lui bâtir une charmante maison, très confortable, avec des terrasses, des galeries, quelque chose de tout à fait italien...

(1). Mme de Semenov publia après la mort de son mari un petit volume intitulé: Poésies du Chêne Vert.

La maison achevée, sur un coteau dominant la rive droite du Rhône, on y donna des fêtes auxquelles Aubanel était toujours invité. On dînait longuement dans une grande salle enguirlandée de feuillages et décorée de blasons provençaux. Il y avait Grivolos, Bonaparte-Wyse, Anselme Mathieu et bien d'autres. Mme de Semenov présidait, plus rayonnante que le soleil, en robe de gaze, avec ses admirables cheveux blonds ruisselants sur ses épaules et plus gracieuse qu'une fée. A l'heure du champagne, chaque convive disait des vers ou chantait une chanson. Le gai compagnon qu'était le poète de la Mióugrano composait des stances que la maîtresse de maison accompagnait au piano, ajoutant le charme de quelque mélancolique musique russe aux sonorités ensoleillées de cette langue d'oc qui lui semblait une langue d'or.

Ce jour de mai 1883, le facteur lui remet une enveloppe portant des timbres étrangers. Elle vient de Roumanie et c'est la reine Elisabeth qui lui envoie son portrait et des vers.

Le poème, d'une élégante écriture haute et déliée, ne vaut pas grand chose, mais la photographie est admirable. Il la pose sur sa table et il rêve devant cette belle femme de quarante ans, élancée et vêtue d'une longue jaquette ourlée de fourrure.

Il l'imagine à cette heure matinale, dans un salon du Palais, à côté de sa chambre. Les lourds rideaux de damas blanc sont clos et des bougies brûlent parmi des buissons de roses qu'on n'a pas encore renouvelées et qui s'effeuillent sur les livres encombrant les meubles.

Sa Majesté qui va monter à cheval porte une amazone de velours noir et des bottes vernies. Son chapeau ennuagé d'un voile de tulle est sur un fauteuil, avec sa cravache et ses gants blancs.

Elle est blonde et ses cheveux tordus sur sa nuque semblent s'y écrouler... Il y a dans le salon une odeur d'Orient et de serre, des parfums mariés de chypre et de roses...

Le père Verger entre après avoir frappé à la porte de la bibliothèque où rêve son patron auquel il vient montrer une feuille fraîchement imprimée et, lorsqu'il est de nouveau seul, le poète retourne à sa rêverie.

La reine Élisabeth! Destin des êtres d'exception! Une vie de gala, mais que peuvent savoir les reines de la vie? Des calèches les emportent dans les rues pavoisées des capitales qu'elles visitent, et ce n'est qu'entre les cuirassiers de l'escorte qu'elles aperçoivent rapidement tout ce devant quoi elles voudraient peut-être s'arrêter: un square tranquille où il ferait bon s'asseoir, un vieux musée qu'on souhaiterait voir à loisir sans écouter la leçon respectueusement débitée par un ministre ou par le directeur des Beaux Arts, un magasin, tout ce qu'interdit le protocole. Et l'amour? Les reines n'ont-elles pas un cœur de femme?

Il lit le poème royal.

A M. AUBANEL

AVIGNON.

Fleur de rayon, feuille verte,  
Jolie grenade entr'ouverte  
Tombez dans mon âme déserte.

Graines de rubis, fleurs de feu,  
Du soleil jetées, en jeu,  
Sur la terre du grand ciel bleu.

Parlez, parlez-moi sans cesse  
Votre voix, comme une caresse,  
Console quand la vie me blesse.

Clairs rubis étincelants  
Gouttes de sang et feux ardents  
Fleurs enchantées, amours pleurants,

Cherchez-moi, mes douces amies,  
Par une main adroite cueillies,  
Par une âme ardente ouïes.

Chantez dans nos bois, nos prés,  
A la ronde, près des loyers,  
A nos laoutars chantez.

Que la chanson se confonde



Dans un hymne au bord du monde  
Sentir comme une pluie féconde

Légères graines, sur l'ail du vent  
Emmenées vers le levant  
Mêmes fleurs d'un autre champ,

Pour une amoureuse aubade,  
Pour une joyeuse sérénade,  
Ouvrez-vous, ô belle grenade!

ÉLISABETH.

Neu-Wied, le 9 mai 1883.

Aubanel sourit. Les vers de Sa Majesté sont bien mauvais.

Lou souléu s'escound dins toun céu nebla,  
Mai Diéu met si rai sus ta têtes bloundo,  
E ti grand péu d'or, à l'auro envoula (1),  
Sus toun cou galant floton à bello oundo...

(1). *Le soleil se cache dans ton ciel voilé, mais Dieu met ses rayons sur ta tête blonde, et tes grands cheveux d'or envolés au vent, sur ton col gracieux flottent à belles ondes.*

Il y a, dans la vie d'Aubanel, des grands espaces de temps, des dates qui pourraient en y réfléchissant expliquer beaucoup de choses, dont on se doute.

On peut citer quelques chiffres sans commentaires: il publia, la Grenade entr'ouverte, et l'on sait comment le livre fut traité grâce à une cabale de dévots.

Il est maître-imprimeur et il attend vingt-deux ans pour publier, en 1882, le Pain du Péché; puis en 1885, paraissent les Filles d'Avignon, tirées seulement à trois cents exemplaires qui ne sont pas mis en vente et qu'il offre à ses amis.

C'est tout. Pourquoi ajouter un seul mot à cela?...

Les juges ne sont jamais embarrassés pour appliquer la loi, Qu'il s'agisse d'un voleur on d'un assassin, le code leur répond chaque fois qu'ils le consultent. Il est tout de même, des crimes qui leur échappent. On ne tue pas toujours un homme en le frappant avec un couteau. Il y a des poisons implacables et sûrs dont on ne retrouve jamais la trace au cours des autopsies ordonnées par justice, et pourquoi ne pas citer quelques passages d'un ouvrage pieusement écrit par un ami du poète qui le suivit jusqu'à ses derniers jours humains?

Les Filles d'Avignon parurent en 1885 et il n'en fut tiré que trois cents exemplaires seulement. Pour les amis, le volume n'étant pas en vente, rên que pèr lis ami, lisait-on à la page du faux-titre, et chaque exemplaire numéroté portait le nom imprimé de celui auquel le poète le destinait.

Or, voici ce qui se passe, dit Ludovic Legré (1).

(1). Ludovic Legré: Le Poète Théodore Aubanel. Récit d'un témoin de sa vie.

Au nombre des amis qu'Aubanel avait jugés assez sûrs pour mériter l'honneur recevoir son livre, offert avec la précieuse, dédicace imprimée, un traître se rencontre et, avant même que la distribution volume fût achevée, un des exemplaires était perfidement apporté au palais archiépiscopal et mis sous les yeux de l'archevêque.

Cette félonie est ainsi racontée et flétrie dans le discours prononcé par le Dr Pamard, devant l'Académie du Vaucluse, après la mort de Théodore Aubanel.

Victime de son caractère, Aubanel n'avait fait tirer son livre qu'à un nombre restreint d'exemplaires, qu'il distribuait à ses amis peu à peu.

Ce qui devait être une grande joie pour les uns, devait faire éclater le dépit chez les autres. Ce fut un tollé général dans le clan des médiocres qui ont en haine ceux qui produisent, surtout quand ils produisent des œuvres hors de pair. Ils s'en prirent surtout à cette pièce, qui avait été déjà publiée, que le poète avait dite partout, en plein soleil au sommet du Ventoux, à la Clarté de la lune dans les ruines du théâtre d'Arles? C'est une indignation de commande, on cache, la colère sous les hypocrites effarouchements d'une pudeur affectée. Ce livre est l'œuvre d'un païen, il chante la nudité chaque page, il ne parle que d'amour et de baisers. Une sourde intrigue est savamment conduite: le livre est mis sous les yeux de celui qui pouvait parler en père. Si c'eût été un Léon X, s'il avait vu le jour dans notre Midi, s'il avait pu comprendre notre langue, il aurait admiré et il aurait remercié les dénonciateurs de lui avoir fourni l'occasion de lire d'aussi beaux vers. C'était un homme du Nord, un enfant de cette partie de la France plus féconde en procureurs qu'en poètes; pour avoir habité pendant de longues années la patrie du grand Corneille, je ne sache pas qu'il eût conservé quelque goût pour les beaux vers. Il fit appeler Aubanel et le pria de renoncer à la publication de son livre.

En disant que l'archevêque pria, le Dr Pamard a eu recours à un euphémisme. Ainsi que nous venons de le voir, le prélat, originaire de la Normandie, n'entendait pas le provençal: il ne pouvait donc tenir compte ni du chaud coloris ni des vives images, qu'en vertu de son génie propre, cette langue fournit à la poésie. Il était, sans nul doute, personnellement animé d'intentions droites; mais comme il n'avait pas l'esprit large, il s'était, malgré lui, laissé circonvenir par les implacables ennemis d'Aubanel, et ces pharisiens avaient pu aisément convaincre le pasteur que son devoir était, dans le cas présent, de réprimer un grand scandale. Ce n'est donc pas une Prière qu'il adressa, mais un ordre qu'il intima au malheureux poète, et un ordre appuyé de la terrible menace que celui-ci avait redoutée pendant toute sa vie. Cette menace fut formulée: et l'auteur des Filles d'Avignon vit son imprimerie exposée à perdre les titres auxquels sa famille et lui-même tenaient tant, s'il ne promettait d'arrêter la distribution de son livre et de jeter au feu les exemplaires qu'il avait encore...

Le chrétien se soumit, dit le Dr Pamard, mais l'homme souffrit doublement. Ce n'était plus notre Aubanel, ce n'était plus son rire franc et sonore, respirant l'abandon et la joie. Il avait toujours une arrière-pensée de tristesse et de défiance; son courage était abattu, sa Muse devint muette.

Il ne s'est pas relevé de cette funeste secousse, et nous ne craignons pas de dire qu'il fut, ce jour-là, frappé à mort: c'est, en effet, au cours de la même année, le 24 décembre 1885, qu'il fut atteint par l'apoplexie qui devait, après une première attaque, l'enlever l'année suivante (1).

(1). Qui porta l'ouvrage incriminé à l'archevêque? On a accusé Roumanille et voici ce qu'en dit Nicolas Welter dans son livre: — Un ami d'Aubanel, alors curé à Villeneuve-lès-Avignon, aujourd'hui archevêque dans une ville du Nord, aurait montré le livre à l'archevêque, croyant lui faire plaisir. Le prélat le feuilleta, le lut par endroit, s'en effara, rendit le livre au curé et en demanda un exemplaire à un autre ami (probablement à Roumanille), en vue d'un examen minutieux; après quoi il se décida à sévir contre le poète. Le prince de l'Église en question, auquel demandé des renseignements, me répond qu'il n'a jamais eu de rapports avec Aubanel et n'a même pas lu les Filles d'Avignon. Cette version ne peut donc subsister et l'on se voit réduit à accepter l'opinion de Legré. Ce dernier — il me l'a assuré de vive voix et par écrit — tient de source certaine que personne autre que Roumanille n'est l'auteur de cette création. Je ne veux pas réveiller, par l'exposition détaillée de cette ancienne et fâcheuse histoire, des querelles vouées à l'oubli; je crois seulement qu'il était de mon devoir de tirer au clair toute cette affaire, pour les amis de la Renaissance provençale qui s'intéressent au souvenir de ces deux hommes.

Ceux qui se noient, dit-on, aperçoivent distinctement toute leur vie, dans un éclair, et, au poète qui paraît sommeiller, ces dernières heures apportent mille souvenirs, des tourbillons d'images à demi effacées qui deviennent d'une étrange netteté le visage de sa mère... ses joies d'enfant lorsqu'il allait passer avec elle la belle saison, à Monteux, chez le grand-père. Quel paradis! la maison était au milieu d'un jardin plein de vieux arbres, et d'herbes folles. Elle avait des couloirs frais, des chambres qui lui semblaient merveilleuses, celle surtout où l'on conservait jusqu'à l'hiver des grappes de claires suspendues au plafond par de longs fils. A peine ridés, les grains avaient la couleur de l'ambre et ils étaient pareils dans la bouche à de fraîches confiseries... Voici le triste pensionnat des Frères Gris d'Aix-en-Provence où on l'avait mis. Monotones jours, éclaircies charmantes!... L'enfant qu'il était passait presque chaque jour sous les beaux platanes du cours, allant prendre des leçons de modelage chez un certain M. Bastiani qui avait cinq ou six filles. Tout le monde travaillait dans une grande pièce qu'on appelait l'Atelier, faisant de la peinture, de la musique, de la sculpture et l'aimée de ces demoiselles corrigeait les esquisses du petit Théodore, en modelant le buste de sa sœur une blonde de quinze ans incapable garder longtemps la pose, chantant et riant sans cesse... Le vieux chanoine Agricola Aubanel va-t-il entrouvrir la porte de la chambre, son Virgile sous le bras?... Voici le missionnaire qui venait des Montagnes Rocheuses et qui avait de si grands pieds... tous les amis des beaux dimanches de Font-Ségugne, le verre en main, sur la terrasse de la maison... la robe grenat de Jenny Manivet... La cornette amidonnée de sœur Julie a des tremblements d'ailes blanches... Bois, mon ami, c'est l'heure de prendre ce remède... et Mme Aubanel se penche sur lui, avec une tasse. Ce qu'elle offre est une drogue ordonnée par le médecin, quand il y avait hier en core le Châteauneuf-du-Pape, le Tavel de la Barthelasse et le vin de Cassis qu'on servait avec l'aïoli et les aloses du Rhône, et le Champagne que versait comme un fou son ami Nicolas de Semenov au Chêne-vert... Sans doute, n'était-ce que cela, mais c'était aussi tout cela!... Comme c'est court! Comme cela va vite!... A la grâce de Dieu.

Il n'a jamais, cessé de croire, mais il a le regret de la vie. Elle était si belle!... Il se levait, le soleil venait sur les vieux toits d'Avignon.

L'imprimerie sentait le papier, l'encre fraîche et elle faisait son ronron familier... Il allait visiter les antiquaires, la canne à la main, la pipe à la bouche, et il rentrait à midi, et dès l'antichambre on sentait les parfums qui venaient de la cuisine. Tout ce qu'il aimait à présent lui est interdit: les olives noires et vertes, le saucisson des Basses Alpes que lui envoyait son frère Joseph, et l'omelette aux truffes du Ventoux, et la fricassée de poulet ou la grillade, et les vins du pays et la pipe après le café, ce café unique apporté par des missionnaires qui lui en faisaient présent...

Il est lourd, la moitié de son corps ne lui obéit plus... qu'il doit faire bon dehors, à la fin de ce mois d'octobre doré comme un muscat d'Espagne!... Quelques bruits familiers viennent de la place et de la rue. Tous les voisins qu'il connaît depuis toujours, sont là: des filles perdues, si gentilles si bonnes filles, les pauvres, attendent les clients sur les seuils de la rue Favart et la rue des Marchands est commerçante et cossue.

Le chapelier fait essayer un chapeau à un garçon qui se marie dans la semaine; la pâtissière bavarde avec le papetier qui a une douzaine de livres dans sa vitrine, quelques livres de ses amis de Paris, poésies de François Coppée et de Théodore de Banville, romans de Catulle Mendès... Il tient aussi les journaux et reçoit le Figaro qu'il aimait tant lire, après déjeuner, en fumant dans son fauteuil... Des pigeons qui viennent du Palais des Papes s'abattent sur la place de l'Horloge où Pierre Grivolos boit un verre avec Sautel au Café de Paris. Ils parlent certainement de lui... Le peintre est venu tantôt prendre de ses nouvelles... Pauvre Aubanel! doivent-ils dire... Des enfants sortent du collège, l'aiguiseur de couteaux-ciseaux crie sur la place Saint-Pierre, un curé sort de l'église, trois belles filles, Li fiho d'Avignoun, rient et vont en se donnant le bras...

Il est là à moitié raide, et la vie continue. Elle est la vie de tous les jours, à chacun la sienne, et presque tout le monde se trompe et presque personne ne sait qu'il possède et gaspille un grand trésor. Il garde sa raison au seuil de la mort dont il eut toujours l'effroi, comme tous les hommes et sans doute plus que les autres parce que les cœurs des poètes ont l'amer privilège, de frissonner, d'espérer, de douter, de souffrir et d'aimer plus que les autres cœurs humains. Ils doivent payer la

rançon des beaux vers et l'impôt est toujours durement perçu, mais Dieu qui les a remplis de musiques ne les abandonne pas. Que sa volonté soit faite! L'agonisant n'a jamais perdu sa foi (1).

(1). On doit lui rendre cette justice, écrivait le félibre, Malachie Frizet, qu'il n'a jamais écrit une page, une ligne, un mot où sa foi de chrétien puisse être surprise en défaillance. C'était un croyant, non point de ces croyants platoniques et idéalistes que la poésie de la religion enchante et attache, ou qui tiennent à conserver, spéculativement intactes les traditions religieuses de leurs pères, mais bien un chrétien pratiquant, un catholique fervent, membre actif de la confrérie des Pénitents Blancs. Il faisait, de plus, partie du Tiers-Ordre de saint François.

Le pauvre d'Assise pourrait lui servir d'introducteur et on pourrait aussi l'ensevelir dans son froc de Pénitent Blanc. La cendre du crépuscule emplit la chambre silencieuse. Sa femme lui a pris la main

qu'elle serre doucement. Elle se penche vers lui. Il veut un prêtre. Sans doute s'est-il confessé l'avant-veille, mais il souhaite recevoir les derniers sacrements pendant qu'il est encore lucide, il veut être en règle avec Dieu.

Il l'est. Il part comme il le désire. On met un crucifix dans ses mains jointes, immobiles et glacées, on ferme les volets, on allume les bougies, on voile le miroir et près du lit, avant l'arrivée des amis, des visiteurs, qui parlent à voix basse, il y a un grand garçon de vingt ans, son fils Jean, et trois femmes, Mme Aubanel, sa sœur, une amie qui était là quand la mort est entrée. Cela forme un groupe comme on en voit dans les calvaires sculptés ou peints par les vieux artistes, et de temps en temps un mouchoir blanc va des genoux sur lesquels était posée la main qui le tenait jusqu'à des yeux pleins de larmes...

Lorsqu'il écrivit ce sonnet: Le Tombeau d'Edgar Poe qui débute ainsi:

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,

Stéphane Mallarmé, qui fut l'ami d'Aubanel à l'époque où il enseignait l'anglais, au lycée d'Avignon, ne connaissait peut-être pas cet immense vers d'Agrippa d'Aubigné:

Il ne faut que mourir pour être tout céleste

et Chateaubriand qui avait le secret des formules magistrales disait: — La mort est une promotion. La gloire ne jette souvent ses lauriers que sur une pierre tombale.

Les obsèques du poète ressemblèrent à un triomphe. Elles eurent lieu le jour des Morts, mais la Toussaint en Avignon n'est pas toujours une sombre fête parce que l'azur d'extrême automne peut y être aussi bleu qu'au printemps et qu'il y a dans les jardins les plus belles roses, celles qui ne vont pas tarder à se défaire.

Le cimetière était jonché de chrysanthèmes.

Devant le caveau funèbre, le Dr Pamard ami et médecin d'Aubanel, ne songea point à cacher son indignation: — Je donnerais cher, dit-il, pour connaître les noms de ceux qui ont su si bien tirer parti de la publication des Filles d'Avignon. Leurs noms, je voudrais les flétrir publiquement ici. Basile ne faisait que calomnier les gens: eux, ont tué notre poète...

Il y eut d'autres orateurs, puis Frédéric Mistral, avec sa belle tête qu'on voyait de partout, dominant la foule, s'avança un papier à la main et sa voix monta dans le grand silence:

— Aujourd'hui, ô Provence, tu peux prendre le deuil! Le voilà mort celui qui a jeté sur la langue de ton peuple une splendeur incomparable, celui qui nous sait:

— Défendons notre langue et que notre vers bondisse! Quand les peuples s'en vont où personne ne sait, avec l'aide de Dieu, à la face du monde, chantons le pays provençal

Aujourd'hui, ô Poésie, ô Poésie pure et haute, va, tu peux prendre le deuil! Le voilà mort celui qui a posé sur ton front la couronne la plus fraîche et la plus naturelle que jamais te tressa un poète du Midi, ni de France, pourrions-nous dire! Aujourd'hui, cité d'Avignon, va, tu peux prendre le deuil!

Le voilà mort celui qui, né dans l'enceinte de tes remparts, né pour te comprendre et fait pour te chanter, oui, t'a donné du lustre autant que les plus dignes et que les plus illustres de toute ton histoire.

Ton vieux Pétrarque, lui, en s'inspirant pourtant de ta fontaine de Vaucluse et des rayons de ta Laure, avait passé son temps à te maudire.

Mais lui, ton Aubanel, lui, comme un amoureux enthousiasmé de celle qu'il aime, lui, a passé sa vie à te faire valoir, à te faire briller dans ses chants superbes avec toute la joie qu'il y a dans ton soleil et dans le sourire de tes jeunes filles.

Ah! peuple d'Avignon, jette, jette des fleurs sur cette pierre tombale! Car là est couché ton grand poète national, celui qui avait enfermé dans ses vers chaleureux tout ce qu'il y a de fier dans le sens de la race, tout ce qu'il y a de beau dans ton pays, tout ce qu'il y a de noble dans ton âme d'artiste.

Pauvre Aubanel! son œuvre qu'il a résumée dans un vers:

Luise ce qui est beau, que tout ce qui est laid se cache!

Son œuvre jeune et claire cependant de loin en loin portait le sombre pressentiment d'une mort prématurée! A travers ses chants les plus passionnés, écoutez comme il gémit:

Le temps est noir du côté bas... Quelle averse! Il tonne, il pleut, le Rhône croît; la mort chemine, elle est affairée; de sa faux elle fauche les jeunes et les vieux.

Écoutez-le quand il erre à travers les champs en fleurs:

Dans le parfum des fleurs, je cherche l'âme des morts.

Écoutez-le dans son merveilleux sonnet de La Sirène:

Là-bas, au loin, passe un vaisseau qui faisait le tour du monde...

La sirène paraît dans l'horizon clair:

— Qui veut, dit-elle, être mon page?

Et le maître d'équipage: — Ho! dit-il, un homme à la mer!

Écoutez-le quand il dit au poète Gautier, l'auteur de la Comédie de la mort:

Elle n'a jamais oublié que tu l'avais courtisée: elle t'a attendu cinquante ans, la terrible amante. Un soir de malheur, sur son cheval qui court, elle arrive à la maison...

Ni gloire ni tendresse ne l'arrêtent...

Écoutez-le enfin dans ces vers farouches:

Soudain on entend un cri terrible et c'est un déluge de pleurs.

Holà! qui entre dans la maison?

C'est la Mort que personne n'attend et qui sans relâche sur la terre pour les vivants creuse quelque fosse!...

Et la Mort moqueuse, il semble que pour cueillir ce poète de la vie, elle ait choisi le jour de la fête des Morts! Pauvre Aubanel, adieu! Au nom du Félibrige que nous fondâmes ensemble, au nom de la Provence que tu as illuminée de ta gloire, au nom de tant d'amis qui t'accompagnent et te pleurent, adieu, et au revoir!

Confesseur de Dieu durant toute ta vie, aujourd'hui, dans le sein de Dieu, tu embrasses pour toujours la suprême beauté que tu avais vue en rêve et que tu nous dévoilais dans ton ardente poésie  
Adieu en sainte Estelle!

Et nous autres, en levant les yeux, disons ce qu'Aubanel disait il y a quelques années, pour un autre poète:

— Étoiles de là-haut, mêlez à sa couronne les éclairs les plus beaux, les rayons les plus purs: le poète immortel n'habite plus que l'azur!

C'est ici qu'il convient de laisser Aubanel, sur ces paroles de Mistral dans le cimetière d'Avignon. On pourrait sans doute entasser les couronnes funéraires, citer les journaux de Paris et de la province qui lui prodiguèrent ces fleurs qu'on apporte sur les tombes. Quand on est devenu un vieil homme de lettres, on n'attache plus beaucoup d'importance à ces éloges qu'on gardait autrefois en réserve dans les tiroirs des salles de rédaction, à ces articles nécrologiques bâclés sur un coin de table, au Gaulois, à l'Écho de Paris, au Rappel, à la Liberté, au Soleil du Midi, à l'Éclair de Montpellier, et au Messager de Valence. Il n'en reste rien le lendemain.

Alphonse Daudet pria Philippe Gille d'enterrer dignement son ami au Figaro.

— Annonce, je te prie, lui écrit-il, la mort brusque et prématurée du grand poète Théodore Aubanel. Grand poète, certes, passion, couleur, fantaisie, et que notre beau Rhône de Provence pleurera comme les fées du Rhin ont pleuré Henri Heine.

Il laisse deux volumes de vers, admirables: La Grenade entr'ouverte, et les Filles d'Avignon, plus quelques drames poétiques: Cabral, Le Pain du Péché, etc.

Malgré la mélancolie de sa devise:

Qui chante, son mal enchante c'était un joyeux compagnon, dispos, de belle et vivante humeur; son nom me rappelle des journées de vent, de soleil, des courses en carriole à travers les villages de là-bas, Mistral, lui et moi jetant à la volée des vers, des chansons sur les routes, ivres de jeunesse, de lumière et de Châteauneuf.

Je te demande pour un ami un petit cadre noir, léger, à filet d'or, tu vois ça. Moi, je n'ai pas le courage de le faire. C'était avec Mistral mon meilleur ami et le plus cher compagnon de jeunesse. J'ai la main qui tremble et la gorge serrée...

Un joyeux compagnon qui récitait ses poèmes aux étoiles ou au soleil? C'est là le côté déplaisant du félibrige qu'Aubanel n'appréciait pas outre mesure, une attitude de troubadour qu'on peut ne pas goûter énormément quand on demande à une œuvre et à une existence plus de secret et de mélancolie, mais le brave Daudet, — pour parler comme il le faisait lui-même, — l'auteur de Tartarin dont la vie fut si douloureuse, a été grisé par l'estrambord, comme on dit en Provence, et il aimait le tutupanpan, la farandole, le fen-de-brut, et la charge.

Sans nous occuper des éloges qui furent, nombreux dans la presse, nous laisserons Théodore Aubanel au cimetière d'Avignon, dans les crêpes de ce jour de Toussaint, après l'étape humaine qui fut courte monotone au fond.

A chacun sa vie. Il en est de royales et de magnifiques et nul ne fait la sienne.

Comme nous le disions aux premières, pages de ce petit ouvrage, on voit Chateaubriand en froc brodé d'ambassadeur; Lamartine au perron de l'Hôtel de Ville, Hugo rôdant en caban de marin sur la plage de Guernesey où il notait, éclaboussé l'écume des vagues, quelques vers noirs fulgurants des Châtiments. Mais il y a le cher Musset au Café de la Régence, devant un verre d'absinthe, le chapeau en arrière, la cravate lâche, ayant perdu un de ses gants et mâchonnant un cigare humide. Il y a Alfred de Vigny dans sa solitude désolée avec son âme blessée:

Lasse de son boulet et de son pain amer.

Il y a Paul Verlaine, ivre et odieux, fait comme un de ces clochards qui couchent sous les ponts avec sa trique, son cache-nez d'hôpital, et aucun ange ne peut aider son poète, ni le sauver de son destin. Aubanel, pour citer encore une phrase que nous écrivions en partant, était M. Théodore, Aubanel, imprimeur du Saint-Siège, un bon bourgeois d'Avignon, et sa vie fut pareille à tant d'autres... Petits soucis, petites peines, petites joies... Une jeune fille que l'on aimait s'en va... Une autre arrive que l'on épouse, avec laquelle on vit comme il se doit et qui vous donne un enfant... Des amis fidèles... D'autres qui trahissent... La vie!...

Ce n'est rien, et quand on a l'honneur d'être un poète, l'œuvre seule compte. Dans la Renaissance provençale, à côté du sage de Maillane que certains comparent au vieil olympien autoritaire de

Weimar, à ce Goethe qui n'était que mesure, ordre, raison et nobles disciplines, il ressemble à Henri Heine.

Sensible et tendre, il est le grand du cœur et de la douleur, païen et mystique, on lui a reproché la sensualité qui éclate dans certains de ses poèmes, la Vénus d'Arles, qui fit scandale, mais ces cris passionnés ne sont que pour un marbre. Les vers immortels ont presque tous été écrits pour des morts ou pour des ombres vaines. Jenny Manivet, avec sa modeste robe couleur de grenade, est la sœur de Laure et, sur la tombe de ce bourgeois d'Avignon, on peut jeter le laurier de Pétrarque.

FIN

**© CIEL d'Oc – Janvié 2007**